

alain lipietz

crise et inflation
pourquoi ?

* l'accumulation intensive

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

Le tribut foncier urbain, collection Economie et Socialisme, série Documents
et Recherches, 1974.

Le capital et son espace, collection Economie et Socialisme, 1977.

FRANÇOIS MASPERO
1, place Paul-Painlevé
PARIS-V^e
1979

économie et socialisme

COLLECTION PUBLIÉE
SOUS LA DIRECTION DE
CHARLES BETTELHEIM
AVEC LA COLLABORATION
DE JACQUES CHARRIÈRE

Le présent volume, intitulé « L'Accumulation intensive », est la première partie de l'ouvrage *Crise et inflation, pourquoi ?* Les deux autres parties seront regroupées dans le volume « La Régulation monopoliste ».

Cependant, ce premier volume présente une argumentation complète. Il peut être lu indépendamment du second.

Présentation

Le livre qu'on va lire a pour base une recherche, financée par le Comité d'organisation des recherches appliquées sur le développement économique et social, réalisée au Centre d'études prospectives d'économie mathématique appliquées à la planification, et intitulée : *Approches de l'inflation : l'exemple français*¹. Recherche « lourde », qui s'étendit sur les années 76 et 77, et à laquelle participèrent J.-P. Benassy, R. Boyer, R.-M. Gelpi, J. Mistral, J. Muñoz et C. Ominami. La première partie de cette recherche, dont je fus le rédacteur, présentait l'approche marxiste : c'est elle qui constitue la trame de cet ouvrage. J'y ai cependant réinjecté les principaux résultats développés dans les autres parties, en particulier par R. Boyer. Et bien entendu j'ai développé les attendus et les implications théoriques et politiques qui n'avaient pas leur place dans ce genre de travail.

La production de recherches marxistes, financées par l'Etat, dans le cadre des institutions liées au Commissariat général au Plan, à la D.A.T.A.R. ou divers ministères, pose quelques problèmes que j'ai déjà évoqués ailleurs². Je n'y reviendrai pas, et me contenterai de remercier les responsables du C. O. R. D. E. S. qui ont bien voulu soutenir et financer cette recherche. Beaucoup plus utile pour le lecteur, au seuil de cet ouvrage assez volumineux, sera une mise au point sur ce que furent mes motivations, afin de dégager de manière plus claire les enjeux qui risquent de se perdre dans le détail de l'exposé. Enjeux économiques, théoriques, méthodologiques et politiques. Dans cette présentation, je m'en tiendrai aux enjeux économiques.

Crise et inflation : pourquoi ? : ce titre doit être d'abord pris à la lettre. Malgré l'ampleur de certains développements et leur caractère apparemment systématique, ce n'est pas un exposé sur le capitalisme

1. Publication C. E. P. R. E. M. A. P., ronéotypée (4 tomes, plus de mille pages). Une journée d'étude a été organisée par le C. O. R. D. E. S. autour de ce rapport : un résumé de la recherche, les critiques de plusieurs rapporteurs, et la réponse des auteurs, ont été publiés dans *Recherches économiques et sociales*, n° 12, La Documentation française, 1978.

2. Voir la préface de mon livre *Le Capital et son espace*, Maspéro, 1977.

contemporain. Il ne prétend pas même « expliquer » la crise actuelle. Le propos est beaucoup plus mince : non pas « pourquoi la crise ? » mais « pourquoi cette crise *inflationniste* ? ». Qu'on ne s'étonne donc pas d'un ordre qui pourra choquer, de lacunes qui pourront surprendre. Même si l'on part de loin parfois, c'est toujours en visant une cible limitée : la réponse à cette question. Qu'elle nécessite la mise en œuvre et la clarification d'une foule de concepts, d'aperçus sur la nature profonde du capitalisme : tant mieux, mais à titre de « retombées » (je montrerai dans l'avant-propos que ces « retombées » étaient aussi, pour moi du moins, des « enjeux »).

Mais pourquoi consacrer des années d'études, puis un livre, au caractère inflationniste de la crise ? Parce que ce caractère inattendu et contradictoire avec les théories tant marxistes que non marxistes des crises, désigne une profonde originalité de la crise elle-même, qui éclaire, rétrospectivement, l'originalité de la croissance antérieure, et du coup de tout le capitalisme de l'après-guerre.

Rappelons-nous : dans les années cinquante, les marxistes liés tant au Kominform qu'au courant trotskyste pronostiquent le retour des crises traditionnelles du capitalisme, dont celle de 1930 avait bien failli être la « crise finale » que nous promettaient les prophètes. Rien n'est venu. Au contraire, le capitalisme ne s'est jamais si bien porté que dans ces années cinquante-soixante, qui lui apparaissent aujourd'hui comme l'« âge d'or ». Aussi, dans les années soixante se dégage peu à peu l'idée d'une crise latente, rampante, du « capitalisme monopoliste d'Etat ». Elle n'est pas fautive : c'est dès 1965 que les prodromes de la crise actuelle se manifestent. L'ennui, c'est qu'à ce jeu le mot « crise » se dévalue. Puisqu'un système aussi florissant peut être en crise, n'importe quoi, étant miné par la menace de sa mort, peut également être dit en vol est en panne, puisqu'il faudra bien qu'il se pose. Seulement, les vraies pannes, ça arrive aussi. L'intérêt politique de cette notion de crise latente est évident pour un parti qui cherche à fonder théoriquement l'inévitabilité d'un passage progressif et pacifique au socialisme : Rosa Luxemburg avait en son temps critiqué des thèses semblables, répandues dans la II^e Internationale³. Mais il y a un revers : le désarroi *pratique*, succédant à une large sous-estimation de la gravité de la conjoncture *concrète*, qui a saisi les économistes liés au P.-C.F. quand il s'est agi d'affronter en pleine « crise » (la vraie, celle-là) la menace de l'« épreuve du pouvoir ».

Toujours est-il que, prenant à contre-pied aussi bien les apologistes du capitalisme que ceux qui s'étaient résignés au caractère latent de la crise, une véritable récession mondiale se déclenche en 1973-1974. Passons sur le mythe du « choc pétrolier » auquel personne ne croit

3. R. Luxemburg, *L'accumulation du capital*, Maspero, 1969 (voir surtout la « Critique des critiques », rédigée en 1915). Sur le débat théorico-politique à propos de la crise, voir mon texte « Le Double Aspect de la crise » dans l'ouvrage collectif *Le Temps des crises*, coll. Théorie, Maspero, 1979.

plus. Le brut était en 1978 moins cher qu'en 1950. Choc il y eut, pourtant, mais qui ne joua que le rôle d'un catalyseur⁴. Les causes profondes de la crise furent assez vite identifiées, sinon articulées⁵ : épuisement des « gains de productivité », des « réserves de plus-value relative » liés au mode d'exploitation de la main-d'œuvre mis en place dans l'après-guerre (ce que j'appellerai dans ce livre l'« accumulation intensive »), résistance accrue de la classe ouvrière et des nations du tiers monde au pillage de leur richesse, égalisation des conditions de mise en valeur de capital dans les trois grands centres impérialistes (U.S.A./Europe/Japon) et, du coup, fin de l'« ordre économique international » antérieur⁶.

Restait un problème : contrairement à la crise de 1930, et à toutes les crises précédentes, cette crise-ci ne présentait pas une chute des prix parallèle à celle de la production. On a pu croire un moment que ce n'était que partie remise : ça viendrait. Simple décalage, hystérésis en somme. Lié sans doute aux méthodes keynésiennes de la politique budgétaire et monétaire anticyclique. L'expérience française semblait confirmer ce pronostic : au prix d'une inflation de plus en plus galopante, la récession a pu être différée jusqu'à l'été 1974. Le plan Fourcade, en coupant le crédit, devait aligner la France sur la situation commune, à l'automne. On en espérait une extinction de l'inflation.

Cette analyse contenait une part de vérité. Mais elle restait bien insuffisante. Car, avec quatre ans de recul, il faut se rendre à l'évidence : la coexistence de l'inflation et de la récession (ou de la stagnation) caractérisée *durablement* l'originalité de la crise actuelle. Et, autre caractéristique, sans doute intimement liée : cette crise ne présente ni un caractère cumulatif (la récession resta somme toute assez faible : retour au niveau de 71-72) ni un caractère « purgatif » (le niveau maximum de 73-74 fut assez rapidement recouvert, en 1976, mais semble constituer depuis un butoir). C'est le schéma de la crise « en V » en aile de mouette » : succédant à la régulière croissance de l'après-guerre, un brusque décrochement suivi d'une légère reprise (entièrement impuissante au phénomène de déstockage-restockage), puis un plateau horizontal dont personne ne sait où il nous mène. Au lieu de chuter franchement pour repartir d'un bon pied, comme dans les crises « en V » de naguère, idéalisées il est vrai, le capitalisme semble se débattre dans un filet qui l'empêche à la fois de tomber plus bas et de repartir.

4. Voir l'annexe sur la rente pétrolière, de décembre 1973, à mon livre *Le Tribut foncier urbain*, Maspero, 1974.

5. Pendant l'hiver-printemps 1974, j'organisi des réunions informelles auxquelles participèrent notamment A. Faire, A. Gorz, C. Goux, A. Granou, R. Linhart, J. Malterre, J.-P. Sebord et d'autres économistes liés au Cedetim ou au collectif Syndex. Elles me permirent de voir à grands traits « de quoi il s'agissait ». Que les participants en soient ici remerciés.

6. Voir par exemple : S. Amin, A. Fare, M. Hussain, G. Massiah, *La Crise de l'impérialisme*, Editions de Minuit, 1975, et B. Guibert, « L'Enjeu de la crise », *Les Temps modernes*, avril 1975.

Or cette notion de filet, tendu (par qui ? comment ?) au-dessus du vide, rejoignait, prolongeait la première explication intuitive de l'inflation par un « retard » du mouvement des prix sur le mouvement de la production. C'est l'idée : « On continue *en fait* comme avant, alors qu'*au fond* on ne peut plus continuer comme avant. » Dans ma perplexité, j'écrivais à l'automne 1974 : « Il y a inflation quand les banques prêtent aux entreprises de l'argent qui ne représente aucun travail accumulé, quand l'Etat dépense une plus-value qui n'a pas été produite, quand la somme des salaires et des profits représente plus que la valeur variable et la plus-value ! Bref, il y a inflation quand la capital répare entre les classes sociales sous forme d'argent représente plus que la valeur effectivement produite par les travailleurs. C'est en quelque sorte une croissance, une accumulation artificielle, qui stimule effectivement la croissance (en fournissant des débouchés à crédit) mais sur une base de plus en plus fragile : ainsi l'inflation a relancé l'économie mondiale en 72-73, mais ce ne fut qu'un feu de paille... Grâce à l'inflation, le capitalisme mondial se trouve dans la situation de ces personnages de dessins animés qui continuent à marcher dans le vide parce qu'ils ne se sont pas aperçu qu'ils ont dépassé le bord du précipice⁷. »

Mais qu'est-ce qui pouvait bien donner *consistance* à ce plan imaginaire où se balade notre bonhomme ? Que pouvait signifier, d'un point de vue marxiste, cette distinction entre l'« en fait » et l'« au fond » ? Premier enjeu de la recherche. Esquisse de la réponse : ce plan imaginaire, théoriquement distinct et — dans certaines circonstances — pratiquement séparable du « relief » réel, existe et joue un rôle dans l'économie capitaliste. C'est le plan des prix et des revenus nominaux, opposé à l'espace des valeurs socialement validées. C'est le plan que Marx, reprenant la terminologie hégélienne, appelle « réalité » (*Wirklichkeit*) par opposition aux « rapports essentiels ». Il a jusqu'ici été largement dédaigné par les marxistes, qui ont sans doute pris dans un sens péjoratif les quelques mots que Marx lui a consacrés dans ses brouillons du *Capital* (livre III) : « le monde enchanté ». Nous allons montrer que ce « monde enchanté », appelé encore l'économie « féérique », « exotérique », a son efficacité propre. Pour ce faire, nous nous appuierons sur une face assez peu connue de l'œuvre de Marx, et nous nous inspirerons (de façon purement métaphorique, que le lecteur se rassure) des théories mathématiques qui formalisent justement cette histoire de filet ou de plan prolongé au-delà du bord d'une falaise : la géométrie différentielle et la théorie des catastrophes.

Reste que, à l'évidence, on ne continue pas vraiment comme avant. Pas plus que le capitalisme, tombé dans le fond des crises d'autrefois, n'en ressortait comme il y était entré, mais restructuré, épuré. La stagnation actuelle du niveau de la production ne doit pas

masquer les transformations qualitatives, nationales et internationales : mutation de la presse, effondrement du textile et de la construction navale française, cession par le capitalisme U. S. au capitalisme français de ses cartes usées de la précédente révolution industrielle (accord Peugeot-Chrysler) et confiscation des derniers atouts qui restaient à la France dans la révolution en cours (accord Honeywell-Bull-C. I. I.), etc. Certes, le mode d'accumulation à venir, la nouvelle division internationale du travail ne se dessinent pas encore clairement, pas plus que le monde de 1955 ne se laissait deviner en 1935. Le gros de la crise, avec son cortège de guerres et (peut-être !) de révolutions, est encore devant nous. Mais, ce qui est sûr, c'est que le capitalisme ne repartira pas « comme avant ».

Une crise marque le fait que le capitalisme s'est « déréglé », mais c'est aussi, pour lui, un moyen de se remettre à jour. Métaphore très contestable de la machine qui se soigne elle-même car, ne l'oublions pas, le capitalisme est une abstraction composée de capitalistes concrets. Nous y reviendrons tout au long du livre : n'encombrons pas cette présentation ! Si ce n'est pour souligner que l'inadéquation de l'image (d'un organisme autorégulé) renvoie justement à la forme de la crise capitaliste. Jadis, les capitalistes individuels percevaient l'action des autres capitalistes comme une donnée purement externe, un paysage qui s'imposait totalement à eux. L'incompatibilité de leurs initiatives se traduisait par une chute commune au fond d'un trou : n'en ressortaient que les plus forts. Ce que j'ai appelé la « crise par en bas ».

D'où, nouvel aspect du problème : le « redéploiement » dans le filet, ce que j'appellerais « crise par en haut », ne marque-t-il pas, plus fondamentalement, un changement de la forme du rapport entre tous ces capitaux individuels dont la mise en valeur constitue le tissu de l'économie ? La nouvelle consistance acquise par le « monde enchanté » des revenus (salaires, profits...) et des prix ne renvoie-t-elle pas au fait que les capitaux ne s'inscrivent plus dans un marché, comme des fournis dans un paysage irréductiblement « donné » de façon exogène ? Dans ce cas, les particularités de la crise actuelle prolongeraient les particularités de la croissance antérieure, celle de l'après-guerre, marquée par une apparence de régularité, de prévisibilité de l'évolution du marché, et même de détermination de celui-ci par les grandes entreprises elles-mêmes.

Or, à la même époque, mes travaux sur l'espace socio-économique, prolongeant une réflexion sur la rente différentielle⁸, m'amenaient justement à identifier deux façons pour « un » capital de s'inscrire dans l'espace : en se pliant à une division socio-économique de l'espace déjà donnée, ou en la bouleversant. Et je les renvoyais à deux modalités, *concurrentielle* et *monopoliste*, de la résolution d'une contradiction

7. « Face à la crise. 1^{re} partie », *Cahiers pour le communisme*, supplément à *L'Outil des travailleurs*, novembre 1974.

8. *La Crise*, Séminaire C. E. P. R. E. M. A. P. du 11 juin 1975, ronéotypé. 9. « Quelques problèmes de la production monopoliste d'espace urbain », avril 1975, publié dans *Notes méthodologiques en architecture et en urbanisme*, n° 5, Institut de l'environnement, Paris, 1976.

de base du capitalisme, « où le travail social se présente comme somme de travaux privés, effectués indépendamment les uns des autres ». Cette contradiction engendre le caractère marchand du capitalisme et, partant, la forme « prix », censée assurer la « régulation » — de ce mystérieux être collectif (le capital social) composé d'entités autonomes (les capitaux individuels). La « rigidification » de l'espace des revenus et des prix devait donc être rapportée à un changement de la forme de la régulation (de concurrentielle à monopoliste), et celle-ci rapportée à une transformation plus fondamentale et déjà repérée : la mise en place, et la généralisation, dans l'après-guerre, du régime d'accumulation intensive. Nouvel enjeu.

Encore fallait-il éclaircir la notion de « régulation », et celle de « monopolisme », qui ne pouvait à l'évidence se réduire au constat de l'existence de monopoles. Au contraire, loin de renvoyer d'abord à une forme de relation entre les entreprises, il s'avère que ce changement dans la régulation renvoie à une transformation de la forme du rapport fondamental du capitalisme : entre capital et salariat. C'est ce que nous allons montrer dans cet ouvrage.

Naturellement, l'ordre d'exposition sera l'inverse de l'ordre de la recherche : des rapports fondamentaux, des contradictions constitutives du capitalisme au régime d'accumulation intensive (première partie), de celui-ci à la régulation monopoliste et au système des prix nominaux (deuxième partie), de ce dernier à la forme inflationniste de la crise (troisième partie).

Dans le courant de toute cette recherche, j'ai croisé l'itinéraire de nombreux économistes, la plupart marxistes, dont les intuitions recouraient largement les miennes. En particulier, je ne saurais trop souligner l'importance que leur a pour ma réflexion les débats qui se déroulent dans le cadre du séminaire organisé à l'I. N. S. E. E., en 1974-1975, autour de la thèse de Michel Aglietta sur la régulation du capitalisme¹⁰, et auquel participèrent entre autres C. Benetti, R. Boyer, S. de Brunhoff, B. Guibert et C. Sautter. Par ailleurs, j'ai pu suivre d'assez près les travaux réalisés par la division « Etudes des entreprises » de l'I. N. S. E. E., autour de la *Fresque historique du système productif*, et prendre connaissance d'autres travaux, comme ceux de B. Billaudot sur l'accumulation intensive et de G. Duménil sur la circulation, l'accumulation et l'investissement¹¹. Enfin, il faut rappeler que ce travail s'inscrit dans une recherche collective : celle de l'équipe du C. E. P. R. E. M. A. P. Grande est ma dette à l'égard de J. P. Benassy,

10. *Accumulation et Régulation du capitalisme en longue période. Exemple des Etats-Unis (1870-1970)*, thèse de doctorat, Paris I, 1974. L'essentiel de la thèse est présenté dans M. AGLIETTA, *Régulation et Crises du capitalisme. L'Expérience des Etats-Unis*, Calmann-Lévy, 1976. Je ferai parfois référence au texte original.

11. B. BILLAUDOT, *L'Accumulation intensive du capital. Introduction à l'étude de la croissance économique d'après-guerre et de la crise actuelle*, thèse de doctorat, Paris I, 1976 ; G. DUMÉNIL, *Accumulation et Investissement*, thèse de doctorat, Paris X, publiée sous le titre *Marx et Keynes face à la crise*, Economica, 1977.

qui dégagea (quoique sur d'autres bases) l'opposition polaire entre les caractères de deux régulations ; envers R.-M. Gelpi qui m'initia aux mécanismes de gestion de la monnaie ; envers les recherches historiques de J. Muñoz et C. Ominami sur les économies française et chilienne (cette dernière connaissant la « stagflation » de manière endémique¹²) ; envers R. Boyer qui avait déjà mis au point avec J. Mistral un modèle économétrique de formation des prix nominaux que je pouvais inter-préter comme celui du « monde enchanté », et réalisa l'essentiel de l'analyse concrète, pour l'exemple français, des transformations subies par les divers éléments constitutifs de la régulation¹³.

Cependant, je ne prétends nullement avoir réalisé une « synthèse » des apports de tous ces auteurs, qui ne se reconnaîtraient pas tous et pas toujours dans les détails ni même dans la ligne générale d'un ouvrage pourtant largement inspiré par leurs travaux. Je garde l'entière responsabilité des interprétations et de la systématisation hasardeuse présentée dans cet ouvrage, même si elle s'inscrit dans tout un courant de recherches actuelles. En particulier, il va de soi que je n'implique personne dans les développements concernant de tout autres enjeux, théoriques et politiques, et par rapport auxquels mon travail sur l'inflation n'a servi, en un sens, que de prétexte.

Ces enjeux n'intéresseront sans doute pas ceux qui liront ce livre pour connaître les éléments de réponse que je propose à la question contenue dans le titre, ceux qui liront ce livre comme un livre d'économie. Je les ai donc développés sous forme d'un avant-propos, dont la lecture n'est nullement indispensable à la compréhension des chapitres qui suivent (encore que les considérations méthodologiques sur la dialectique puissent être utiles).

Outre les économistes, collègues et amis, que j'ai déjà cités, je remercie tous ceux qui ont bien voulu me faire part de leurs réactions et suggestions à différentes étapes de ce travail¹⁴, ainsi que Mme Philippe qui en assura la préparation matérielle. Mais cet ouvrage n'aurait jamais pu être mené à bien sans les encouragements décisifs et les remarques critiques de Charles Bettelheim, et sans l'affectueuse attention de Francine Comte qui en suivit pas à pas la rédaction. Qu'il me soit permis de leur exprimer ici ma gratitude.

Enfin, je ne saurais oublier ce que ce livre doit aux permanents débats avec des militants ouvriers, employés et paysans, pendant dix

12. Le modèle initial de R. Boyer et J. Mistral est présenté entre autres dans « Formation du capital, Prix relatifs, Inflation », *Economie et Statistiques*, n° 77, avril 1976. Il est restitué dans le cadre de la problématique de la régulation, développée à propos de *Approches de l'inflation*, dans le livre : R. BOYER et J. MISTRAL, *Accumulation, Inflation et Crises*, P. U. F., 1978. C'est à ce texte que je ferai référence. Quant aux travaux sur l'analyse concrète de l'exemple français qui constituent le tome III de *Approches de l'inflation*, il est regrettable qu'ils n'aient pu être déjà publiés à large diffusion, sauf quelques développements partiels qui ont fait l'objet d'articles auxquels je me référerai (taute de quoi je ferai référence au tome III du rapport).

13. En particulier, MM. Yves Bucas-Français, B. Chavance, A. Fahri, G. Massiah, M. Netter, T. Paquot, A. Stern et J. Ullmo.

années d'enthousiasmes et de désillusions. Si le « détour de la théorie » et les nécessités d'une rédaction finalement laborieuse m'ont éloigné quelque temps de leur combat quotidien, cette « prise de recul » (privilegé du statut d'intellectuel !) ne signifie nulle « prise de distance » vis-à-vis du mouvement qui, indéfiniment, porte des femmes et des hommes à lutter contre l'exploitation et l'oppression. J'espère que les éléments ici avancés pourront en quelque manière aider à la résolution de certains problèmes auxquels se heurte actuellement le mouvement social.

Avant-propos

Marchandise et fétichisme

Produire une théorie de l'inflation, c'est produire une théorie rendant compte de l'évolution générale du niveau des prix nominaux (exprimés par exemple en francs). Pour cela, nous voulons nous appuyer sur la théorie économique de Marx¹. Un tel projet peut surprendre. Marx, c'est connu, a produit (entre autres !) une théorie de la valeur, c'est-à-dire de la mesure des marchandises en temps de travail abstrait. Il a produit une théorie des tendances régissant les différents éléments dans lesquels se décompose la valeur. Il n'est pas connu pour avoir produit une théorie des prix nominaux, de l'expression de cette valeur en monnaie. En réalité, Marx donne de nombreux éléments sur ce problème dans son œuvre maîtresse, *Le Capital*. Mais à chaque fois il s'interrompt : « *Cela sera traité dans le chapitre sur la concurrence.* » Or, ce chapitre, il n'eut jamais le temps de l'écrire. On en trouve des éléments dispersés dans les brouillons des livres II et III du *Capital* et des *Théories sur la plus-value* (en fait, le livre IV du *Capital*).

Passer de la valeur aux prix nominaux, c'est un peu tenter d'écrire ce « Chapitre sur la concurrence », mais en y tenant compte des profondes transformations subies par le capitalisme.

Pour cela, il faut bien comprendre que le prix nominal est une forme sociale qui exprime une pluralité de rapports, fondamentaux et secondaires, d'une société où domine le mode de production capitaliste. Non seulement il les « exprime », mais il joue un rôle actif dans la résolution de ces contradictions que constitue chacun de ces

1. *Le Capital* se présente comme une « critique de l'économie politique ». Il vise à dissoudre l'apparence selon laquelle existeraient des « lois naturelles » de l'économie, fixées de toute éternité et pour toute éternité. En réalité, ces lois ne sont que relatives à une organisation historiquement et temporairement donnée de la société : le mode de production capitaliste. Un moment de cette critique consiste donc à établir, positivement, les lois de ce mode de production. Paradoxalement, la théorie critique doit aussi se présenter comme un exposé d'économie politique, revendiquant la scientificité d'un exposé de mécanique. Cette contradiction ne va pas sans produire quelques effets négatifs, sur lesquels nous reviendrons.

rapports, et les rapports qu'ils ont entre eux. Et la première de ces contradictions, qui engendre à elle seule la forme « valeur » et la forme « prix » (même si la forme prix n'exprime pas que ce rapport), c'est la contradiction constitutive de toute économie marchande : celle dont traite le chapitre I du *Capital*. C'est la contradiction qui constitue le travail social comme somme de travaux privés, effectués indépendamment les uns des autres. La forme « prix » est la forme à travers laquelle est perçue par l'agent économique privé la « socialité » de sa participation à la production et à la consommation sociale. Le plan des prix et des revenus nominaux constitue donc un monde de l'apparence, c'est celui de la « surface des choses » et de l'illusion (en ce que le lien entre la valeur et le temps de travail dépensé dans la production des choses s'y estompe au profit d'autres connexions apparentes), mais de l'illusion « nécessaire ». Non pas dans le sens où nécessairement le « sujet économique » s'illusionne, mais dans le sens où cette illusion est nécessaire au fonctionnement de l'économie marchande. Et cela parce qu'effectivement l'agent économique agit de façon privée, en poursuivant des buts qui lui sont propres : comme un « sujet », si on veut. C'est ce que Marx appelle le « fétichisme », toujours dans le fameux chapitre I.

Or, sur ce chapitre I et ce qu'il contient (contradiction, fétichisme, caractère marchand de l'économie capitaliste), l'école de L. Althusser a jeté le manteau de Noé. Cet « althussérisme » qui eut une influence décisive dans la relance de la réflexion marxiste en France (et, incidemment, dans sa propre formation). Par « althussérisme », je ne désignerai pas dans ce texte les positions politiques ou théoriques individuelles de L. Althusser, E. Balibar, J. Rancière ou autres. On sait qu'elles ont divergé et, pour chacun d'entre eux, évolué, notamment ces dernières années. Je désignerai une certaine lecture du marxisme, dont les articles recueillis dans le *Pour Marx* de L. Althusser contiennent la préhistoire, *Lire Le Capital* (ouvrage collectif dont la première édition date de 1965) représente l'âge classique et les *Éléments d'autocritique* de L. Althusser comme les *Cinq Études* d'E. Balibar marquent la décomposition ?

Du début à la fin, l'althussérisme classique est marqué par la haine du chapitre I. L. Althusser nous invite expressément à ne pas le lire, ou alors une fois qu'on a compris tout le reste³. Son conseil sera suivi : tous les livres importants produits dans la décennie 65-75 par cette « nouvelle école française » de marxisme, jusqu'aux travaux de P.-P. Rey compris, à l'exception toutefois (décisive) du *Calcul éco-*

2. L. ALTHUSSER, *Pour Marx*, Maspéro, 1965.

3. L. ALTHUSSER, J. RANCIÈRE, P. MACHÉREY, E. BALIBAR, R. ESTABLET, *Lire Le Capital*, Maspéro, 1965, réédition refondue dans la Petite Collection Maspéro en 1968-1973. Je ferai référence à cette réédition par les initiales L. L. C. suivies du numéro du tome.

L. ALTHUSSER, *Éléments d'autocritique*, Hachette, 1974.

E. BALIBAR, *Cinq Études du matérialisme historique*, Maspéro, 1974.

3. L. ALTHUSSER, « Avertissement aux lecteurs du livre I du *Capital* », *Le Capital*, Garnier-Flammarion, 1969.

nomique et Formes de propriété de C. Bettelheim⁴, restent marqués par les limites, voire les erreurs, qu'impose cette mutilation du *Capital*. A ceux tentés de soulever le manteau de Noé, qu'opposent les althussériens ? « C'est inutile, et c'est indécant. »

D'abord, ça ne sert à rien. « Pris dans une conception hégélienne de la science, Marx pensait alors qu'en toute science le commencement est ardu⁵. » Pour Althusser, Marx aurait dès 1868 démenti cette appréciation, affirmant que « même un enfant le comprendrait⁶ ». Donc, tenant pour acquis ce qu'un enfant comprendrait, l'adulte passera directement à la section II, ou même, en suivant R. Establet qui fait encore moins le détail, sautera les deux premières sections : elles ne servent qu'à « transformer un discours idéologique en problème scientifique⁷ ».

Nous verrons ce que fait exactement Marx dans les deux premières sections, et pourquoi il commence par là. Nous verrons qu'à ne pas lire ces chapitres, ou à croire qu'on peut comprendre tout le reste du *Capital* sans les lire, on s'expose à commettre d'énormes contresens, à ne comprendre en fait ni *Le Capital*, ni le capitalisme, ni par conséquent les problèmes de son renversement, ni bien sûr la crise et l'inflation. En tout cas, Althusser nous livre le mobile de cette censure (car ce qui ne sert à rien peut aussi bien être lu : pourquoi en déconseiller la lecture ?) : l'hostilité envers Hegel.

Et voici le grand argument pour ne pas soulever le manteau de Noé : c'est indécant. Le vieux barbu est ivre, et s'abandonne à « flirter » (*koketteren*) avec Hegel. L. Althusser, dans son « Avertissement », nous en donne deux exemples : l'utilisation à double face du mot valeur et (« cette fois flagrante, et extrêmement dommageable ») la théorie du fétichisme.

Donc l'accent est implicitement mis sur deux types de critiques — méthodologiques : l'utilisation de la terminologie hégélienne et, en fait, d'une « logique de la contradiction » ;

— philosophiques et politiques : ce chapitre serait entaché d'humanisme et d'historicisme, vestiges de la vision du monde du « jeune Marx », et qui disparaîtraient enfin dans les *Notes sur Wagner* et la *Critique du programme de Gotha*. Car « fétichisme » renvoie à « aliénation », « aliénation » à « sujet », à « liberté » et à « finalité ».

Nous y voilà. Il suffit de se souvenir de la conjoncture idéologique d'alors pour identifier en ce point le mobile de la lecture extraordinairement sélective du *Capital* dans laquelle se lancèrent les althussériens. Pour de bonnes et de mauvaises raisons (pour lutter contre la critique

4. Maspéro, 1970.

5. « Avertissement aux lecteurs du *Capital* », *op. cit.*

6. Lettre à Kugelmann du 11 juillet 1868. Citée, comme toutes les lettres de Marx ou Engels, sauf mention spéciale, d'après K. MARX, F. ENGELS, *Lettres sur Le Capital*, Éditions sociales, 1964.

7. L. L. C., IV, p. 64.

de droite du stalinisme, et sous la pression de l'idéologie structuraliste ambiante), *Le Capital* était entrôlé dans la croisade de l'« antihumanisme théorique » dont J. Rancière énonçait la devise en ces termes lapidaires : « Dans l'être mystifié consiste le contenu essentiel de la fonction de sujet. »

J. Rancière a renversé sa position depuis. En 1972, nous avions, M. Rouilleaut et moi, tenté de faire nos comptes avec « notre conscience althusserienne d'autrefois ». A propos du mouvement de l'histoire, nous avions d'une part reconnu la valeur de la critique althusserienne de l'« évolutionnisme hégélien » et de ses variantes stalinienne et révisionnistes, d'autre part dénoncé le caractère théoriquement unilatéral, politiquement conservateur, du partis pris « anti-humaniste », anti-sujet⁸.

Nos reproches n'avaient rien à voir avec une critique un peu sottise qui voit dans l'« anti-humanisme théorique » une théorisation de l'inhumanité stalinienne. En peignant l'homme concret comme un tissu de multiples rapports qui le déterminent à se penser et être agi, L. Althusser ne faisait que reprendre la vieille idée du bienheureux Spinoza : « Les hommes sont en effet conscients de leurs actions et de leurs appétits, mais ignorants des causes par quoi ils sont déterminés à appétir quelque chose. [...] Tous nos efforts ou désirs suivent de la nécessité de notre nature, de façon qu'ils se puissent connaître, ou par elle seule comme leur cause prochaine, ou en tant que nous sommes une partie de la Nature qui ne peut être conçue adéquatement sans les autres individus⁹. » Or Spinoza, que l'on sache, en déduisait la plus haute idée de la liberté humaine née sur le socle de la culture occidentale, et s'attira de ce fait la haine de tous les Etats et des Eglises d'Europe¹⁰.

Non, ce que nous reprochions à l'althusserisme, c'est de nier que sur cette base matérielle des rapports sociaux puisse se constituer quelque chose qui puisse dire « c'est nous » et bouleverser le système des rapports. Ce quelque chose était pour nous le *mouvement révolutionnaire des masses*, autonymisé par rapport à la reproduction de l'état de choses existant (quoiqu'engendré par lui). Par exemple : les Lip, dans certaines circonstances, ne furent pas seulement la collection des salariés embauchés par Fred Lip. Nous pensions ainsi rendre toute sa portée dialectique à la thèse de Marx : « Les hommes font l'histoire, mais sur la base de conditions données, héritées du passé » : thèse que nous pouvions considérer comme le prototype de la conception marxiste de la contradiction.

8. A. LIPPIETZ, M. ROUILLEAUT, *Sur les pratiques et les concepts prospectifs du matérialisme historique*, D. E. S. de sciences économiques, Paris I, 1972. J'ai présenté certaines conclusions de cette recherche dans : « D'Althusser à Mao ? », *Les Temps modernes*, novembre 1973. Une version italienne de ce dernier texte (« Da Althusser à Mao ? », *Aut Aut*, Milan, 1977) prend en compte les *Éléments d'autocritique*.

9. Spinoza, *Ethique, démontrée suivant l'ordre géométrique*, réédition Vrin, 1977, IV^e partie, « De la servitude de l'homme », p. 7 et 145.

10. Un Glucksmann pourrait cependant y reconnaître la maxime d'un « maître penseur », aussi pernicieuse que le « Fais ce que voudras » de Rabelais, fondement, c'est connu, de tous les Goulags. Mais ce qui est excessif est insupportable.

Querelle philosophique, aux implications politiques évidentes, mais qui n'intéressera guère l'économiste, et en tout cas n'a rien à voir avec la crise et l'inflation ? Peut-être. Mais justement, lors de ce travail, nous avions été choqués par la manière dont les auteurs de *Lire Le Capital* censuraient ou déformaient des concepts critiques de l'économie politique, au nom de leurs thèses philosophiques. Puisque l'homme n'est pas un sujet, il ne peut être aliéné, donc le fétichisme n'existe pas. Puisque la dialectique hégélienne est solidaire du sujet et de la fin, il faut censurer la contradiction qui inaugure *Le Capital*, celle de la marchandise. Puisque le « sujet économique » n'est même pas un agent, mais tout au plus un support de la structure qui se reproduit, il ne faut laisser place à aucune faille dans la reproduction de la structure, en tout cas pas une faille qui aurait son origine dans la structure elle-même, et surtout pas dans une contradiction opposant... la reproduction de la structure et le comportement de ses supports ! Or c'est de cela que parle le chapitre I du *Capital*, de cela aussi dont il faut tenir compte pour expliquer les crises. D'où l'acharnement d'E. Balibar à démontrer que les crises ne sont qu'un moment de la reproduction, que les « contradictions » du capitalisme ne sont que dans les effets, que « la contradiction n'est pas originaire¹¹ ». Et comme, de l'avis de Marx :

« ce qu'il y a de meilleur dans mon livre, c'est I) (et c'est sur cela que repose toute l'intelligence des faits) la mise en relief, dès le premier chapitre, du caractère double du travail, selon qu'il s'exprime en valeur d'usage ou en valeur d'échange ; 2) l'analyse de la plus-value, indépendamment de ses formes particulières¹² »

il fallait réduire ce caractère double à une pure juxtaposition. Ce que fit Macherey. Dès lors, le « monde enchanté » n'était plus qu'une « mise en scène » (Rancière) sans importance pour la reproduction de la structure elle-même : un sous-produit, en somme. Et, autre sous-produit logique de la négation de la contradiction : la destruction du capitalisme n'était plus une tendance du capitalisme.

Joli travail. Il n'était pas sans rappeler certains textes d'Engels qui « déduisaient » la fausseté du second principe de la thermodynamique et de la théorie cosmologique du nuage primitif, en posant... l'existence de Dieu. Ce « renversement » (plus lyssenkiste qu'hégélien !) de la religion est aux antipodes de la méthode scientifique de Marx. Si un jour on démontre irrécusablement par des méthodes scientifiques un fait qui implique logiquement l'existence de Dieu — je doute qu'une telle chose ait un sens, et ce n'est certes pas le cas du « big-bang » —, tant pis pour l'athéisme¹³ ! Si sur le caractère contradictoire du travail dans une

11. L. L. C., II, p. 201. Nous reviendrons en détail sur les erreurs de Balibar, Macherey, Rancière, non pour rouvrir de vieilles querelles, mais parce qu'elles expriment les fondements de certaines théories économiques très vivaces, qui reflètent elles-mêmes un aspect de la réalité.

12. Lettre à Engels, 24 août 1867.

13. Et tant pis aussi pour le christianisme, quoi qu'en pensent des apologistes comme C. Tremontant qui devraient relire Pascal... (Voir *Comment se pose aujourd'hui le problème de l'existence de Dieu*, Seuil, 1966.)

société marchande « repose toute l'intelligence des faits », tant mieux pour la contradiction !

La relecture du chapitre I du *Capital*, la réhabilitation de la marchandise et du fétichisme s'imposaient donc, non seulement pour ruiner les justifications que les althusseriens croyaient trouver dans *Le Capital* de leurs conceptions unilatérales, mais encore pour restaurer la portée explicative du *Capital*, et plus généralement de la dialectique (de la catégorie de *contradiction*), quant aux réalités du capitalisme. En lieu d'une relecture, dont l'ouvrage qu'on va lire constitue en quelque sorte une relombée. Naturellement, en bon dialecticien que nous nous efforçons d'être, nous ferons toute sa place au nécessaire et fructueux « moment » althusserien.

Métaphysique et dialectique

Il est bien difficile de « définir » ou d'« exposer » la dialectique. Marx s'était promis de rédiger un traité sur la question mais n'en trouva jamais le temps : preuve que, même pour un maître dans l'art, il n'est pas immédiat d'en coucher les principes sur le papier. Mais la dialectique serait-elle un « art » ? En un sens, oui. Nous ne pouvons pas rentrer ici dans l'inextricable débat¹⁴ sur la « scientificité » de la dialectique (comme théorie), qui renvoie au problème de l'« objectivité » de la dialectique, de son existence dans le mouvement réel, indépendamment de la pensée de ce mouvement. Disons que, si la théorie est « un produit du cerveau qui s'approprie le monde en élaborant des concepts à partir de la perception et de l'intuition¹⁵ », il y a forcément un rapport entre la structure du réel et celle de la pensée. Or il y a bien deux façons de s'approprier le réel, dont une non dialectique :

« Dans l'histoire de la connaissance humaine, il a toujours existé deux conceptions des lois du développement du monde : l'une est métaphysique, l'autre dialectique ; elles constituent deux conceptions du monde opposées », écrit Mao Tsé-toung.

Et de citer Lénine :

« Les deux concepts fondamentaux (ou les deux possibles ? ou les deux concepts donnés par l'histoire ?) du développement (de l'évolution) sont : le développement en tant que diminution et augmentation, en tant que répétition, et le développement en tant qu'unité des contraires

14. Sur ce débat, voir la contribution de J.-P. CORTEN, « Peut-on isoler la dialectique ? », dans le recueil de C. E. R. M., *Sur la dialectique*, Editions sociales, 1977.

15. K. MARX, *Introduction à la critique de l'économie politique* (1857), cité d'après sa traduction dans *Fondements de la critique de l'économie politique* (Grundrisse...), Anthropos, 1967, p. 30-31.

(dédoublément de ce qui est un, en contraires qui s'excluent mutuellement, et rapports entre eux)¹⁶. »

Les points d'interrogation de Lénine sont significatifs. Il va de soi que les deux conceptions renvoient à deux positions divergentes devant l'avenir : conservation (avec à la rigueur des réformes) ou révolution. Reste que la conception non dialectique a son efficacité : elle triomphe au XVIII^e-XIX^e siècle par exemple dans les sciences de la nature. Une position dialecticenne doit donc rendre compte de ce fait. Engels propose l'explication suivante :

« Lorsque nous soumettons à l'examen de la pensée la nature ou l'histoire humaine ou notre propre activité mentale, ce qui s'offre d'abord à nous, c'est le tableau d'un enchevêtrement infini de relations et d'actions réciproques, où rien ne reste ce qu'il était, là où il était et comme il était, mais où tout se meut, change, devient et périt. Nous voyons donc d'abord le tableau d'ensemble dans lequel les détails s'effacent encore plus ou moins ; nous prêtions plus d'attention au mouvement, aux passages de l'un à l'autre, aux enchaînements qu'à ce qui se meut, passe et s'enchaîne. Cette manière primitive, naïve, mais correcte quant au fond, d'envisager le monde est celle des philosophes grecs de l'Antiquité, et le premier à la formuler clairement fut Héraclite. [...] Mais cette manière de voir, si correctement qu'elle saisisse le caractère général du tableau que présente l'ensemble des phénomènes, ne suffit pourtant pas à expliquer les détails dont ce tableau d'ensemble se compose ; et, tant que nous ne sommes pas capables de les expliquer, nous n'avons pas non plus une idée nette du tableau d'ensemble. Pour reconnaître ces détails, nous sommes obligés de les détacher de leur enchaînement naturel ou historique et de les étudier individuellement dans leurs qualités, leurs causes et leurs effets particuliers, etc. [...] »

La décomposition de la nature en ses parties singulières, la séparation des divers processus et objets naturels en classes déterminées, l'étude de la constitution interne des corps organiques dans la variété de leurs aspects anatomiques, telles étaient les conditions fondamentales des progrès gigantesques que les quatre derniers siècles nous ont apportés dans la connaissance de la nature. Mais cette méthode nous a également légué l'habitude d'appréhender les objets et les processus naturels dans leur isolement, en dehors de la grande connexion d'ensemble, par conséquent non dans leur mouvement, mais dans leur repos ; comme des éléments non essentiellement variables, mais fixes ; non dans leur vie, mais dans leur mort. Et quand, grâce à Bacon et à Locke, cette manière de voir passa de la science de la nature à la philosophie, elle produisit l'étroitesse d'esprit spécifique des derniers siècles, le mode de pensée métaphysique¹⁷. »

16. MAO TSÉ-TOUNG, *De la contradiction*, Œuvres choisies, Editions de Pékin, 1967, t. I, p. 348. Le texte cité de Lénine est extrait de *4 propos de la dialectique*.

17. F. ENGELS, *Anti-Dühring*, Editions sociales, 1971, p. 50-51. Il résulte

Cette « étroitesse d'esprit » est donc d'abord le fruit d'une conquête ! Méta-physique et dialectique forment en somme une « contradiction dialectique », la méta-physique est un « moment » de la dialectique. Et le point de passage obligé réside dans la stabilisation, la reproduction de l'objet, qui en permet l'identification. La conquête de l'objet exige un moment de « gel » de la dialectique (c'est pourquoi nous reprendrons certains des concepts introduits par les althusseriens : surdétermination, reproduction). C'est une conquête qui se bloque au point où l'état des choses existant devient clair, mais sa dissolution devient impensable (E. Balibar fut le plus lucide porte-parole de ce constat).

Pour aller plus loin, il faut cesser d'isoler des choses que l'on mettra en rapport, ou même de faire du rapport un objet, mais considérer chaque chose comme un rapport et chaque rapport comme un conflit. Cette « façon de considérer les choses » tient donc autant à la nature des choses qu'au regard que l'on porte sur elles. Or la volonté de les considérer du point de vue du conflit, universellement, ne saurait estomper la spécificité de chaque chose, de chaque objet de notre pensée. Les lois des choses (réelles ou pensées) ne sauraient donc découler des « lois de la dialectique » déduites de la seule « façon de considérer les choses ».

« Dans les contradictions, l'universel n'existe que dans le spécifique. [...] En nous penchant sur chaque forme de mouvement de la matière, nous devons porter notre attention sur ce qu'elle a de commun avec les autres formes de mouvement. Mais ce qui est encore plus important, ce qui sert de base à notre connaissance des choses, c'est de noter ce que cette forme de mouvement a de proprement spécifique, c'est-à-dire ce qui la différencie qualitativement des autres formes de mouvement. C'est seulement de cette manière qu'on peut distinguer une chose d'une autre. Toute forme de mouvement contient en soi ses propres contradictions spécifiques, lesquelles constituent cette essence spécifique qui différencie une chose des autres. C'est cela qui est la cause interne, ou si l'on veut la base de la diversité infinie des choses dans le monde. [...] Il en est ainsi non seulement de la nature, mais également des phénomènes de la société et de la pensée¹⁹. »

Il faut donc s'être déjà longuement promené, bagarré, dans le « spécifique » pour apercevoir l'universalité de la contradiction. C'est pourquoi tout exposé dogmatique de la dialectique tend à se figer en

de cet exposé qu'on ne peut coller sur un penseur ayant joué un rôle effectif dans l'appropriation de la réalité l'étiquette de « méta-physicien » pur et simple. Ainsi Engels cite, au rang des « dialecticiens » des temps modernes, non seulement Diérol (à cause du *Neveu de Rameau*) et Spinoza (on verra dans ce livre pourquoi), mais encore... R. Descartes ! Nous verrons plus loin qu'avec le développement des idées « systémiques » accompagnant les progrès de la biologie, de la cybernétique, etc., la ligne de démarcation, entre méta-physique et dialectique, s'est considérablement déplacée.

18. MAO TSE-TOUNG, *op. cit.*, p. 357.

fausse abstraction (c'est-à-dire en concept de rien, faute d'être le concept de quelque chose, sous prétexte d'être le concept de tout), sur laquelle on cherchera à plaquer une réalité comme sur un lit de Procuste : en coupant tout ce qui dépasse¹⁹. Cela n'empêche pas qu'une certaine pratique de la méthode dialectique investie dans le spécifique permette de se faire une certaine idée de l'universalité de la contradiction, bien utile pour aborder plus systématiquement d'anciens ou de nouveaux domaines :

« Les hommes commencent toujours par connaître d'abord l'essence spécifique d'une multitude de choses différentes avant d'être en mesure de passer à la généralisation et de connaître l'essence commune des choses. Quand ils sont parvenus à cette connaissance, elle leur sert de guide pour étudier plus avant les différentes choses concrètes qui n'ont pas encore été étudiées ou qui l'ont été insuffisamment, de façon à trouver leur essence spécifique ; c'est ainsi seulement qu'ils peuvent compléter, enrichir et développer leur connaissance de l'essence commune des choses et l'empêcher de se dessécher ou de se pétrifier²⁰. »

On comprend mieux à présent pourquoi je parle d'un « art » de la dialectique. Elle est impossible à codifier en recettes, puisqu'elle n'existe que de façon spécifique dans chaque nouvel objet, et pourtant l'énoncé de quelques règles peut guider l'exploration du spécifique. Si donc je me risque ici à présenter, à ma manière, les « axiomes » et premières « lois » de la dialectique, ce n'est pas ignorance de la spécificité des contradictions.

Il s'agit tout d'abord, à titre polémique, de rappeler l'universalité de la contradiction. L'économie politique, développée au XIX^e siècle, est prise tout entière dans une conception méta-physique. Il existe des consommateurs, et des producteurs, avec chacun leur « loi » de comportement. Il leur arrive de se rencontrer, d'interagir, mais en tant que réalités externes l'une à l'autre. La « théorie économique marxiste » peut elle-même être présentée (elle est en général présentée) de façon méta-physique : les marchandises ont une valeur, la marchandise force

19. « L'erreur de nos dogmatiques dans cette question consiste en ceci : ils ne comprennent pas que c'est seulement après avoir étudié ce qu'il y a de spécifique dans la contradiction et pris connaissance de l'essence spécifique des choses particulières qu'on peut atteindre à la pleine connaissance de l'universalité de la contradiction et de l'essence commune des choses [...]. Nos dogmatiques sont des paresseux ; ils se refusent à tout effort dans l'étude des choses concrètes, considèrent les vérités générales comme quelque chose qui tombe du ciel, en font des formules purement abstraites, inaccessibles à l'entendement humain, nient totalement et renversent l'ordre normal que suivent les hommes pour arriver à la connaissance de la vérité. » (MAO TSE-TOUNG, *op. cit.*, p. 358-359.)

Le livre d'A. Badiou, *Théorie de la contradiction* (Maspero, 1975), représente de façon fort brillante ce type de déviation : ignorance du spécifique. Des nihilants formés à cette école se firent remarquer en parachutant dans les organisations de masse, avec les conséquences que l'on devine, le mot d'ordre : « Un se divise en deux. » Un quoi ? Se divise en quel sens ? En deux quoi ? Qu'importe !

20. MAO TSE-TOUNG, *op. cit.*, p. 358.

de travail aussi ; de la loi de la valeur (considérée comme loi de mesure des valeurs) on déduit l'existence de la plus-value, etc. Je vais tâcher au contraire d'introduire de façon dialectique tous les concepts que j'aurai à produire.

Or la dialectique est assez étrangère non seulement à l'économie politique et au marxisme vulgarisé, mais encore à la tradition culturelle française — hormis B. Pascal, avec la terminologie duquel il m'arrivera de « flirter »²¹. En esquissant ici les grands traits de la méthode dialectique, je ne prétends pas convaincre qui que ce soit de son bien-fondé ou de son utilité, mais familiariser le lecteur avec une « grille » et une terminologie que je mettrai effectivement en œuvre dans l'exposé de chacune des contradictions spécifiques.

Enfin, l'exposé qui suit n'est pas neutre. Il va nous permettre d'explicitier un des enjeux précédemment évoqués : la restauration, au cœur du *Capital*, d'une logique de la contradiction, qui s'amorce dès le chapitre I à propos de la marchandise. Plus précisément, il va nous permettre de situer, par rapport au concept althusserien de « reproduction », le concept qui va jouer un rôle clé dans cet ouvrage, celui de *régulation*. Et même il va nous permettre de situer notre acception du terme « régulation » par rapport à d'autres acceptions.

Surdétermination des contradictions

Très schématiquement, la dialectique matérialiste considère la réalité comme un tissu de contradictions (d'« unités de contraires », dit Lénine). Chaque objet identifiable dans la réalité est constitué lui-même par une contradiction (ou c'est un sous-tissu de contradictions, dominé par une contradiction principale qui l'individualise) :

« Dans le processus de développement de toute chose comme dans la pensée humaine, il y a des aspects contradictoires, et cela sans exception. Un processus simple ne renferme qu'une seule paire de contraires, alors qu'un processus complexe en contient davantage. Et ces paires de contraires, à leur tour, entrent en contradiction entre elles. C'est ainsi que sont constituées toutes les choses du monde objectif et toutes les pensées humaines, c'est ainsi qu'elles sont mises en mouvement²². »

21. La plus célèbre des *Pensées* de Pascal est une thèse dialectique : « L'homme est un roseau pensant. » Le projet des *Pensées* était d'ailleurs de fonder l'apologie de la religion chrétienne sur une contradiction existentielle : « grandeur et misère de l'homme ». Débarassé de cet objectif mystique, le « noyau » dialectique est manifeste : « Rien n'est simple de ce qui s'offre à l'âme, et l'âme ne s'offre jamais simple à aucun objet » ; « Toutes choses étant causées et causantes, aidées et aidantes, médiatees et immédiates, et toutes s'entretenant par un lien naturel et insensible qui lie les plus éloignées et les plus différentes, je tiens pour impossible de connaître les parties sans connaître le tout, non plus que de connaître le tout sans connaître particulièrement les parties », etc.

22. De la contradiction, *op. cit.*, p. 376.

Contrairement à Descartes, nous ne partirons pas de l'analyse des « paires » élémentaires — qui pose d'ailleurs les problèmes les plus difficiles —, mais nous commencerons par quelques précisions sur le « tableau général », le complexe des contradictions. Tout d'abord, ses éléments sont directement posés comme des contradictions plus simples, et non comme des objets non contradictoires qui « entreraient » ensuite en rapport les uns avec les autres. Par exemple, alors que l'économie politique pose les producteurs et les consommateurs, entrant en rapport sur le marché des biens d'une part, le marché du travail de l'autre, le marxisme pose d'une part les rapports (contradictoires) de production immédiats, les rapports d'échange et de distribution de l'autre, et étudie les rapports entre ces deux systèmes de rapports.

En considérant chaque objet non comme un point dans un champ de forces, mais d'abord comme une contradiction en lui-même, un noeud de forces en lui-même, la dialectique matérialiste pose, contre le point de vue métaphysique, le primat des causes internes dans le développement, le mouvement de chaque chose : c'est « sa » contradiction à elle qui est la base de l'explication de son propre mouvement.

« Ces contradictions, inhérentes aux choses et aux phénomènes, sont la cause fondamentale de leur développement, alors que leur liaison mutuelle et leur action réciproque n'en constituent que les causes secondaires. Ainsi donc la dialectique matérialiste a combattu énergiquement la théorie métaphysique de la cause externe, de l'impulsion extérieure, propre au matérialisme mécaniste et à l'évolutionnisme vulgaire. [...]

La dialectique matérialiste exclut-elle les causes externes ? Nullement. Elle considère que les causes externes constituent la condition des changements, que les causes internes en sont la base, et que les causes externes opèrent par l'intermédiaire des causes internes. L'œuf qui a reçu une quantité appropriée de chaleur se transforme en poussin, mais la chaleur ne peut transformer une pierre en poussin, car leurs bases sont différentes²³. »

Pour que cela ait un sens, encore faut-il prendre au sérieux l'autonomie, la spécificité des contradictions les unes vis-à-vis des autres. Un des plus grands mérites de L. Althusser fut d'attirer l'attention sur ce point, il y a quinze ans²⁴, attirant du même coup l'attention sur ces textes fondamentaux que sont *l'Introduction de 1857* de Marx, *De la*

23. *Ibid.*, p. 350-351.

24. Voir dans *Pour Marx*, « Contradiction et surdétermination » (1962) et « Sur la dialectique matérialiste » (1963), notamment les points 4 et 5. A la lumière de la Révolution culturelle chinoise, ces articles servirent (en France) à la critique de la « théorie des forces productives », caution du révisionnisme et du stalinisme. Il n'est donc pas étonnant que, si longtemps après, les philosophes liés à la direction du P. C. F., comme J. Texier (« Sur la détermination en dernière instance [Marx et/ou Althusser] », *Sur la dialectique*, *op. cit.*), reviennent sur ces textes, pour les critiquer dans les termes mêmes où sont à présent critiqués les « théories de la Bande des Quatre » (en fait, le maoïsme), quand la presse chinoise actuelle cherche à stélever au-dessus des ragots.

contradiction de Mao et les textes de Lénine sur la « conjoncture concrète ». Pour Marx, en effet :

« Le concret est concret parce qu'il est la synthèse de nombreuses déterminations, c'est l'unité de la diversité. Pour la pensée, il est un processus de synthèse et un résultat, et non un point de départ. A nos yeux il est le point de départ de la réalité, et donc aussi de l'intuition et de la représentation. [...] »

La catégorie économique la plus simple, mettons la valeur d'échange, suppose une population, et celle-ci produit dans des conditions déterminées : elle suppose en outre un certain type de famille, de commune ou d'Etat, etc. Elle ne peut exister que sous forme d'un rapport utilitaire et abstrait au sein d'un ensemble concret, vivant et déjà donné²⁵. »

En quel sens le tissu concret des contradictions externes figure-t-il à titre de « conditions » pour chaque contradiction prise à part, abstraite ? Tout d'abord, le « concret vivant, toujours déjà donné » constitue la condition d'existence matérielle de chaque contradiction : sans population, dit Marx, pas de rapports d'échange. Mais, plus précisément, ce concret n'est pas un tissu amorphe : les contradictions sont hiérarchisées, l'unité du tout considéré est constituée par la domination de l'une d'entre elles. Celle-ci détermine (surdétermine, puisque chaque contradiction est d'abord déterminée par elle-même !) la place, le rôle, le degré d'autonomie de toutes les autres. Par exemple, l'économie de la société française est dominée par le mode de production capitaliste (dont nous étudierons les contradictions fondamentales). Il y existe encore de la petite production marchande, dans l'agriculture notamment, mais il serait aussi faux d'identifier les paysans à des prolétaires que d'ignorer l'intégration de leur production à l'accumulation capitaliste.

« Dans toutes les formations sociales, c'est une production déterminée qui assigne à toutes les autres leur rang et leur importance : les rapports essentiels jouent un rôle déterminant vis-à-vis des autres. On obtient ainsi un éclairage général qui baigne toutes les couleurs et en modifie la tonalité particulière ; autrement dit, chaque éther détermine le poids spécifique de chacune des formes d'existence²⁶. »

Réciproquement, l'existence des autres contradictions « surdétermine » le développement de la contradiction principale, au point de pouvoir l'inhiber ou la rendre explosive.

Chez Hegel, au contraire, la multiplicité des contradictions est engendrée à partir d'une contradiction originaire : toutes les autres n'en sont en définitive que l'expression. Cette conception de la totalité dérive en fait de l'idéalisme de Hegel : puisqu'il engendre toutes les contradictions dans sa tête à partir du couple conceptuel très simple « être/néant ».

25. Introduction de 1857, op. cit., p. 30. Entre les deux parties de cette citation figure le développement sur le concret de pensée, que nous analyserons dans l'introduction de la première partie.

26. Ibid., p. 36.

L'idéalisme de Hegel a donc un effet sur le contenu, la structure de sa dialectique : c'est ici parce que son concret est produit par auto-développement d'un concept qu'il n'est pas vraiment un concret. Il ne suffit donc pas de « renverser » la dialectique idéaliste en dialectique matérialiste. Un tel « renversement » en effet engendre une représentation de la réalité où les superstructures (idéologiques, politiques) ne font que refléter « la » contradiction de l'infrastructure, où la contradiction entre bourgeois et prolétariat ne fait que refléter la contradiction entre le caractère privé et le caractère social de la production, et où le développement de cette contradiction, avec celui des forces productives sociales, suffit à entraîner l'ensemble vers la révolution et le communisme. Quels que soient les excès auxquels la critique althusserienne a pu conduire, dans le sens de l'autonomie des instances, il faut saluer ce rejet de l'évolutionnisme hégélien et de son « renversement » en économisme, et même en évolutionnisme technologiste, tel qu'il a dominé le mouvement ouvrier sous la II^e et la III^e Internationale, y compris dans certaines critiques de gauche du « stalinisme » et du « révisionnisme ».

Nous verrons, dans l'introduction à la première partie, comment nous prendrons en compte la complexité de la dialectique matérialiste, dans l'exposé de la structure et des tendances du mode de production capitaliste. Quant à l'évolutionnisme et à l'économisme, nous aurons tout le temps d'en parler. Mais nous nous séparerons radicalement de la lecture althusserienne du *Capital* sur deux points. D'abord, prenant au sérieux ses propres thèses sur la complexité du capitalisme, nous refuserons de tout dériver du rapport d'exploitation et réintroduirons la contradiction posée par Marx dès le chapitre I : celle qui constitue la marchandise. Ce faisant, nous critiquerons conjointement l'althusserisme et un autre courant venu d'Italie : l'opérisme. Et surtout nous refuserons l'ossification de la « contradiction » en « rapport » ou « structure ».

Reproduction et régulation

Mais qu'est-ce au juste qu'une contradiction ? Un objet est considéré dans sa contradiction quand il est considéré comme unité (ou identité, etc.) et comme lutte (ou opposition, conflit...) de deux aspects (ou pôles, ou moments...) opposés. Analyser une contradiction signifie donc, premièrement, analyser chacun des aspects, deuxièmement, analyser l'unité et la lutte entre les deux aspects. Pour utiliser une terminologie empruntée à l'algèbre (« La dialectique est l'algèbre de la révolution », dit Lénine)²⁷, il y a un couple « primal » (ses deux aspects) et un couple « dual » (l'unité et la lutte).

Dans le « primal » (par exemple : privé/social, bourgeois/prolétaire), les deux pôles ne sont pas symétriques : il y a toujours un aspect principal et un aspect secondaire, ou subordonné, avec dans

27. Lénine reprend la formule à Herzen (« A la mémoire de Herzen », Œuvres, t. XVIII, p. 19).

certaines conditions changement des rôles. Mais cette asymétrie doit être spécifiée pour chaque contradiction étudiée : nous utiliserons, quand ce sera plus parlant et plus pertinent, le couple de mots « dominant/dominé » (bourgeois/prolétariat), mais aussi quelquefois « base/facteur dirigeant » (qui élimine tout jugement de valeur hiérarchique), etc. Si on ne s'aclarme pas à plaquer sur un couple d'aspects la terminologie abstraite de la dialectique, le point de vue « primal » ne présente ni difficulté ni originalité.

On commence à faire de la dialectique quand on considère que c'est le « dual » qui constitue le « primal », c'est-à-dire : c'est leur unité et leur lutte qui constituent les deux pôles opposés comme tels. Pour reprendre une métaphore de L. Althusser²⁸, la bourgeoisie et le prolétariat ne sont pas deux équipes de rugby préalablement constituées qui se rencontrent ensuite sur le terrain. Ce serait retomber dans le point de vue métaphysique, qui bien sûr n'exclut nullement l'interaction de deux entités constituées extérieurement l'une à l'autre. Pour un dialecticien, au contraire, le *rapport* capitaliste, avec son aspect unité et son aspect lutte, constitue les « places » des deux pôles opposés (bourgeoisie et prolétariat), places qui sont remplies de façons très diverses selon les conditions historiques. « L'unité » de la contradiction signifie d'abord cela : sans bourgeoisie, pas de prolétariat, et vice versa, car bourgeoisie et prolétariat n'existent que comme les deux faces d'une même contradiction. Plus subtilement, l'identité signifie aussi la transformation possible, dans certaines conditions, d'un aspect en l'autre : nous en avons vu un exemple dans la « fixation » de la dialectique en métaphysique ; nous verrons que la reproduction du rapport bourgeois/prolétariat passe par un « moulinet » où le travail devient capital, etc. Mais cette unité, cette identité possible, n'est pas juxtaposition, complémentarité, harmonie préétablie : elle constitue les deux aspects comme *en lutte*, « vraiment » en lutte (c'est-à-dire indépendamment de l'acte par lequel la pensée « oppose » les deux aspects pour les distinguer) ; ou plutôt, ce qui constitue l'unité des deux aspects, c'est d'être en lutte, en un sens qui doit être spécifié pour chaque contradiction. Le rapport bourgeois/prolétariat est une lutte de classes entre exploités et exploités.

Le lecteur à l'œil exercé a déjà reconnu que le couple « unité/lutte » pouvait et devait être considéré comme formant les deux aspects, le « primal », d'une nouvelle contradiction. Pour s'en tenir fermement à la dialectique, il faut maintenant considérer le « dual » de cette nouvelle contradiction, en quelque sorte le « bidual » de la première. C'est-à-dire considérer l'unité et la lutte entre les deux aspects du couple « unité/lutte » et lui appliquer les considérations du précédent alinéa²⁹.

28. L. ALTHUSSER, *Réponse à John Lewis*, Maspéro, 1973, p. 29.

29. Pour faciliter la lecture, dans l'alinéa qui suit, j'utiliserai des guillemets chaque fois que « unité » et « lutte » seront considérés comme aspects dans la contradiction duale. Le lecteur ignorant l'algèbre peut penser à deux points sur un cercle. Ces deux points peuvent être considérés comme un primal. Ils sont reliés

L'unité (du couple « unité/lutte ») consiste en ce qu'« unité » et « lutte » n'existent pas l'un sans l'autre : on ne peut parler d'« unité » que de ce qui est distinct, on ne peut parler de « lutte » que de ce qui est mis en scène sur le même ring, donc, en un sens, est de même nature. Mais, plus subtilement, l'« unité » a la forme d'une « lutte », et c'est à travers la « lutte » qu'est maintenue l'« unité ». Par exemple, entre bourgeoisie et prolétariat, il n'y a d'« unité » que dans le rapport qui les met en « lutte », et cette « lutte », en maintenant la subordination du prolétariat, maintient l'« unité » qui consiste en leur rapport : il en est ainsi, nous le verrons, non seulement de la « lutte répressive » de la bourgeoisie mais encore de la « lutte revendicative » du prolétariat.

La lutte (entre les deux termes du couple « unité/lutte ») consiste en ce que la « lutte » peut détruire, vise à détruire l'« unité ». Par exemple, la « lutte révolutionnaire » du prolétariat vise à briser le rapport d'exploitation capitaliste, c'est-à-dire à détruire l'objet que constitue la contradiction bourgeois/prolétariat, à abolir l'exploitation de l'homme par l'homme.

Pour achever ce résumé (in vraisemblablement abstrait), il faut enfin poser la thèse fondamentale et « gel » de la dialectique à n'importe quel niveau : c'est le *primat de la lutte sur l'unité*. Cette fois il faut spécifier. « Primat » ne signifie évidemment pas l'impossibilité que l'unité l'emporte durablement sur la lutte. Au contraire, sans unité il n'y a pas d'objet structurellement stable s'offrant à notre examen³⁰. Cela fait plusieurs siècles que le rapport capitaliste existe, et avec lui la sinistre unité de « l'homme aux écus » et de « l'homme qui lui a vendu sa peau ». Une aubaine pour les capitalistes... et pour les économistes ! Mais cette unité est née et se nourrit d'une lutte, et mourra de cette lutte.

« La permanence de tous les processus est relative alors que leur variabilité, qui s'exprime dans la transformation d'un processus en un autre, est absolue.

par deux arcs de cercle, qui forment alors le dual. Si on considère les deux arcs de cercles comme des éléments, on peut s'interresser à ce qui les relie et qui forme alors le bidual. Ce sont évidemment les deux points que les arcs ont en commun, à chacune de leurs extrémités. On voit que le bidual peut être mis en correspondance avec le primal. Ici ils sont même identifiés, bien que conceptuellement différents (on retrouve les ambiguïtés de la fameuse « négation de la négation », terminologie que nous n'utiliserons pas). Plus largement, on peut considérer l'ensemble des éléments et des relations comme primal. Par exemple : sur une carte d'Europe, les pays avec les routes qui joignent leurs capitales forment un primal qui a pour dual le réseau des lignes de frontière et leurs intersections. On construit de même le bidual, etc.

30. Je « filtre » ici avec la terminologie des « thomistes », c'est-à-dire ceux qui, derrière R. Thom, cherchent à fonder une sorte d'ontologie dialectique sur la théorie des catastrophes (voir par exemple la tentative explicite de C.-P. BRUTER, *Topologie et Perception*, Maloine-Doim, Paris, 1974, t. I, I^{re} partie : « Pour une théorie des objets »).

Tout phénomène dans son mouvement présente deux états, un état de repos relatif et un état de changement évident. Ces deux états sont provoqués par la lutte mutuelle des deux éléments contradictoires contenus dans le phénomène lui-même. Lorsque le phénomène, dans son mouvement, se trouve dans le premier état, il subit des changements seulement quantitatifs et non qualitatifs, aussi se manifeste-t-il dans un repos apparent. Lorsque le phénomène, dans son mouvement se trouve dans le second état, les changements quantitatifs qu'il a subis dans le premier état ont déjà atteint un point maximum, ce qui provoque une rupture d'unité dans le phénomène, et par suite un changement qualitatif ; d'où la manifestation d'un changement évident [...]

Les choses et les phénomènes se transforment continuellement en passant du premier au second état, et la lutte des contraires qui se poursuit dans les deux états aboutit à la solution de la contradiction dans le second. Voilà pourquoi l'unité des contraires est conditionnée, passagère, relative, alors que la lutte des contraires qui s'excluent mutuellement est absolue³¹. »

Que l'unité se soit formée tient aux conditions qui surdéterminent la contradiction, qu'elle se développe de façon stable tient aux conditions de la lutte, qu'elle explose du fait de la lutte tient également aux conditions. L'antagonisme, c'est-à-dire l'état de la contradiction dans laquelle l'unité des deux aspects n'est plus conciliable, est donc latent dans toute contradiction, mais n'éclate que dans certaines conditions :

« Suivant le développement concret des choses et des phénomènes, certaines contradictions primitivement non antagonistes se développent en contradictions antagonistes, alors que d'autres, primitivement antagonistes, se développent en contradictions non antagonistes³². »

31. MAO TSE-TOUNG, *op. cit.*, p. 381.

32. *Ibid.*, p. 383. Avant le « gel » structuraliste de ses positions, L. Althusser avait bien mis en lumière ce point dans les articles déjà cités. Chez les idéologues officiels du P. C. F. on s'en souvient encore dix ans après : ainsi L. SÈVE (« Lénine et la Pratique scientifique », *Colloque du C. E. R. M. à Orsay*, Editions sociales, 1974) réaffirme contre Althusser et Mao Tse-toung la distinction métaphysique entre contradictions de nature antagoniste et non antagoniste. Ce qui ne va pas sans poser des problèmes aux théoriciens révisionnistes : ainsi J. LORRINE, qui s'appuie sur L. SÈVE, se demande comment il se peut alors que la contradiction entre capital non monopoliste et prolétariat ait cessé d'être antagoniste ! (« Sur l'usage du concept de contradiction dans une analyse matérialiste de l'Etat », *La Pensée*, n° 197, février 1978). Répondant en fait à L. SÈVE, E. BALIBAR revient à en 1975 sur la position initiale d'Althusser sur ce sujet : celle de Mao (voir « A nouveau sur la contradiction », dans *Sur la dialectique*, *op. cit.*, p. 42 et s.).

On ne saurait surestimer l'importance de ce point, théoriquement et politiquement. Par exemple, c'est un pléonasme que de parler d'« union et de combat » ou d'« unité-lutte » entre réformistes et révolutionnaires. Toute contradiction est toujours un rapport d'unité et de lutte. La thèse trotskyste du Front unique ouvrier est aussi métaphysique que celle du social-fascisme. Ce qui importe, c'est l'étude de la conjoncture concrète qui surdétermine ce rapport comme antagoniste ou pas (voir par exemple : O. C.-G. O. P., « La Théorie maoïste du Front uni : l'exemple du réformisme », *Communisme*, n° 19, 1975. On trouvera de semblables considérations, mais appliquées au rapport P. C.-P. S., chez France VERRIER, « Il ne suffit pas de perdre pour avoir raison », *La Nouvelle Critique*, avril 1978).

Plus généralement, le mouvement d'approfondissement de la contradiction fondamentale qui régit un phénomène, combiné à la variation des conditions concrètes qui le surdéterminent, fait passer le phénomène par une succession de phases qualitativement différentes entre son début et sa fin :

« Bien que le caractère de la contradiction fondamentale dans le processus de développement d'une chose ou d'un phénomène et l'absence du processus restent inchangés, la contradiction fondamentale s'accroît progressivement à chaque étape de ce long processus. En outre, parmi tant de contradictions, importantes ou minimes, qui sont déterminées par la contradiction fondamentale ou se trouvent sous son influence, certaines s'accroissent, d'autres se résolvent ou s'atténuent temporairement ou partiellement, d'autres ne font encore que naître. Voilà pourquoi il y a différentes étapes dans le processus. On est incapable de résoudre comme il faut les contradictions inhérentes à une chose ou à un phénomène si l'on ne fait pas attention aux étapes du processus de son développement³³. »

Et Mao Tse-toung de citer l'exemple de la transformation du capitalisme de l'époque de la libre concurrence à l'époque de l'impérialisme : cela justement qui va nous occuper dans ce livre. Le passage d'un stade à l'autre est déterminé par les mêmes contradictions originaires, celles qui constituent la structure du capitalisme et qui scellent son destin.

Ainsi le matérialisme dialectique moderne renoue avec la conception du monde des matérialistes dialecticiens de l'Antiquité : dans l'imense écoulement du temps, les objets se constituent comme des tourbillons où se nouent des conflits, mais la stabilité relative et temporaire de ces tourbillons est condamnée à se dissoudre par les mêmes causes qui leur ont donné naissance. En comparant le réel au « Yang-Tsé qui roule sans fin ses eaux bouillonnantes », Mao Tse-toung retrouve le vieux schéma de pensée (le « paradigme », comme on dit maintenant) d'Héraclite, d'Epicure et de Lucrèce³⁴.

33. MAO TSE-TOUNG, *op. cit.*, p. 363.

34. MAO TSE-TOUNG, « Eléments de dialectique », dans *Textes 1949-1958*, Le Cerf, 1975.

Les aphorismes d'Héraclite (« l'Obscur » s'éclairait à la lecture des matérialistes dialecticiens : « La guerre est le père et le roi de toutes choses » ; « On ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve » ; « Les hommes ignorent comment ce qui varie reste en accord avec soi : il y a une harmonie des tensions opposées, comme celles de l'arc et de la lyre » ; etc.).

Quant à la théorie d'Epicure, transmise par le livre de Lucrèce *De la nature*, elle a profondément marqué le jeune K. Marx qui lui a consacré sa thèse. Un ouvrage récent de M. SERRÉS (*La Naissance de la physique dans le texte de Lucrèce. Fleuves et turbulences*, Editions de Minuit, 1977) vient de mettre en lumière l'importance de cette physique antique en la rapprochant des travaux d'Archimède et en identifiant au même coup le « clinamen » (angle infinitésimal dont les atomes s'écartent de leur trajectoire rectiligne) avec une différentielle. Or nous verrons l'importance décisive de cette notion de « clinamen » dans la pensée de Marx (et dans la compréhension de la réalité !).

Cependant, nous ne pouvons suivre M. Serrés quand il prend parti pour une

Actuellement, c'est aux niveaux « dual » et « bidual » (considérer à la fois l'unité et la lutte, et encore l'unité et la lutte entre l'« unité » et la « lutte ») que se joue essentiellement la contradiction entre les points de vue dialectique et métaphysique.

Le grand concurrent du point de vue dialectique est évidemment l'idéologie « systémiste », avec toutes ses variantes (« structuralisme », etc.). D'un côté, ce point de vue, qui s'est développé avec la cybernétique, la biologie moléculaire, la linguistique, la psychanalyse, marque un incontestable progrès par rapport aux modes de penser mécanistes du XIX^e siècle, qui opposaient métaphysiquement cause et effet, rapportés à des objets distincts et extérieurs les uns aux autres. Le structuralisme et le systémisme posent (en général) correctement le primat du rapport (du tout) sur les éléments constituant le tout. Mais le rapport est alors réduit à l'aspect « unité », ou alors la lutte reste subordonnée à la perpétuation de l'unité : à une métaphysique des objets se substitue une métaphysique des structures. Ce qui justifie la très pertinente critique adressée par Edgar Morin à l'idéologie du « tout » (« holisme ») et à la cybernétique³⁵.

F. Varela, pourtant l'un des plus profonds penseurs de la cybernétique, nous demande ainsi de considérer ensemble les deux aspects du couple fondamental (qu'il appelle « star ») : « le tout/les parties

« physique de Vénus » (où règne l'harmonie des contraires) métaphysiquement opposée à une « physique de Mars » (où règne le conflit, en oubliant apparemment que Mars et Vénus étaient amants. Nous ne pouvons le suivre quand il retranche l'Heracle d'Epicure, ni quand il fait sienne la morale de Lucrèce résumée par les fiefs, d'observer du rivage le grand mer les vents font tourbillonner les toung traduisait en bon chinois : « Observer le combat des tigres du haut de la montagne »). Cette critique n'a donc rien à voir avec celle de M. PARR qui dans *France nouvelle* (10 avril 1978), défend en fait la « rigidification » des objets imposée par la révolution galiléenne, rigidification qu'Engels considérait comme un mal nécessaire et temporaire (voir plus haut).

35. E. MORIN, *La Méthode*, t. I, *La Nature de la nature*, Seuil, 1977. Certains aspects déplaçants de ce livre ne doivent pas cacher son grand intérêt et son utilité. Certes, F. Morin irritera par son acharnement à masquer, malgré une copieuse bibliographie qui le fait apparaître comme penseur synthétique de la science moderne, toute référence aux pères fondateurs du matérialisme et de la dialectique. Ainsi les tourbillons et les fleuves de Lucrèce deviennent « la boucle et l'ouverture ». La dialectique (correctement définie) devient « dialogique », la contradiction « complexité », le mouvement hégélien de conservation-dépassement « méa-point de vue », tandis que Marx et Hegel sont traités en chiens crevés. Comme d'ailleurs Spinoza auquel sont pourrissant empruntées la causalité immanente (devenue « endo-causalité »), la Nature naturelle et la Nature nature (devenues « l'Organisation qui s'organise en organisant », etc.). La notion d'« appareil », qui désigne une partie du tout spécialement chargée d'assurer l'unité malgré les contradictions, et dont le plus brillant exemple est l'Etat, entouré comme il se doit d'une « atmosphère culturelle », est enfin révéliée aux théories sociales et politiques où elle est « tragiquement absente aujourd'hui », sans doute du fait des carences d'Engels, de Gramsci et d'Althusser...

Mais enfin il n'y a pas de critique majeure à faire à ce tome sur le fond, et si cela peut faire avaler la dialectique à ceux que dégoutteraient les signatures suffisantes de Hegel, Marx, Engels, Lénine ou Mao... Quant aux autres, ils y trouveront

constituant le tout ». Par exemple : un réseau et les arbres constitués de proche en proche à partir des points du réseau (c'est effectivement comme cela que nous considérerons la reproduction du rapport bourgeois/prolétarien dans le double moulinet de la circulation). Il oppose ce couple au « paradigme classique ou hégélien, où la notion de dualité est liée à l'idée de polarité, un conflit d'opposés, A/non-A. [...] Les deux pôles appartiennent au même niveau. Dans notre paradigme cybernétique ou posthégélien, les dualités sont représentées de manière adéquate comme une imbrication de niveaux, où un terme de la paire émerge de l'autre. [...] Le couple prédateur/proie, disons, n'opère pas en excluant les opposés. Les deux engendrent une totalité : leur écosystème, où il y a complémentarité, stabilisation mutuelle, et bénéfice du point de vue de la survie de chacun. [...] La dualité effective est plus large [que le couple prédateur/proie], elle est de la forme : écosystème/espèces en interaction. On a en général le théorème suivant : pour tout couple hégélien de la forme A/non-A existe une "star" plus générale où les opposés apparents figurent comme composants du côté droit [de/]. » Et F. Varela, qui n'a, semble-t-il, ni lu Hegel ni rien appris de son expérience chilienne (où il fut un supporter d'Allende), d'en conclure : « Dans la dialectique hégélienne, les interactions sont à somme zéro : l'un gagne ce que l'autre perd. Les formes opératoires d'interactions sont presque universellement d'une forme différente : chaque participant peut y gagner (en jouant les règles du jeu de la totalité). » Ainsi, même la lutte dans la première pare ne « sert » qu'à constituer l'unité du tout. Pour reconstruire la dialectique, amputée par F. Varela de la lutte, il faudrait rajouter une « anti-star » : l'« explosion/les forces antagoniques ».

Apparemment, L. Althusser, lorsqu'il commente son apologue des équipes de rugby en affirmant le « primat de la contradiction sur les contraires qui s'affrontent », et dénonce comme réformiste la thèse inverse (à juste titre, on vient de le voir !), échappe à cette critique. Malheureusement, un examen plus attentif révèle que par « contradiction » il entend alors essentiellement l'« unité », ou alors la « lutte » dans son identité avec l'« unité ». La proposition du « primat de la lutte des classes sur les classes qui s'affrontent » est directement opposée à la thèse prêtée à John Lewis, J.-P. Sartre, etc. : « L'homme fait l'histoire en la transcendant. » Et L. Althusser de s'appuyer sur une citation de Marx dont il doit tronquer la fin, car justement elle contredit sa thèse :

« Ce n'est pas à moi que revient le mérite d'avoir découvert les classes pas plus que la lutte des classes. [...] Ce que j'ai apporté de nouveau, c'est : 1) de démontrer que l'existence des classes [c'est Marx qui souligne] n'est liée qu'à des phases historiques déterminées du

développement matière à réflexion que dans la *Dialectique de la nature* d'Engels, car les sciences de la nature sont aujourd'hui bien plus dialectiques qu'au siècle dernier.

36. F. J. VARELA, « Not one, not two », *The Coevolution Quarterly*, Sausalito (California), Fall 1976.

développement de la production ; 2) que la lutte des classes mène nécessairement à la dictature du prolétariat ; 3) que cette dictature elle-même ne représente qu'une transition vers l'abolition de toutes les classes et vers une société sans classe ».

Par les points 2 et 3, Marx nous montre en effet que, dans une contradiction, la lutte entre « lutte » et « unité » peut se développer au point qu'un des aspects de la contradiction s'autonomise : d'abord défini en soi par le rapport que constitue la contradiction (comme le prolétariat n'est en soi que l'ensemble des salariés), cet aspect acquiert une existence pour soi, qui engage la lutte pour faire éclater le rapport qui l'unit à l'autre : le prolétariat devient classe révolutionnaire visant l'abolition de tout rapport de classe. Nous aurons l'occasion de discuter de l'autonomie du prolétariat, opposée à sa reproduction comme simple support d'une place à l'intérieur des rapports capitalistes. Mais il importe ici de préciser, dans le domaine économique, la façon dont les althusseriens pensaient ce primat de la contradiction (en fait, de l'unité) sur les aspects qui s'opposent. C'est le concept de reproduction ».

37. Lettre de K. Marx à Weydemeyer, 5 mars 1852.

38. La critique de la « reproduction » est étroitement liée aux problèmes de la réhabilitation des notions de « sujet » et de « négation de la négation ».

Dans notre présentation de la dialectique, il y a correspondance entre « primal » et « bidual » : dans la contradiction bourgeoisie/prolétariat, la bourgeoisie représente l'unité (du couple « lutte/unité ») et le prolétariat la lutte (au sein aboutit finalement à un certain fonctionnalisme : tous les phénomènes sociaux semblent servir à reproduire la société sous la domination d'une classe, et finalement semblent « vouloir » par cette classe. Comme le disait un héros du film Z : « Il faut toujours accuser les Américains : si on ne sait pas pourquoi, eux le savent. » Inversement, penser la destruction de la reproduction implique plus ou moins l'identification de la classe dominée comme « sujet de l'histoire ».

C'est ce que explique fort bien E. Terray, avec sa rigueur intellectuelle, et sans rien renier de ce qu'il doit à l'althusserisme. « On a fréquemment vu se réinterpréter, à la faveur de considérations sur la reproduction, tout l'arsenal périmé des finales dont procède l'ensemble des structures et des institutions analysées. [...] Pour éviter cette erreur, il faut se rappeler d'abord que la reproduction pas un sujet. Il faut se rappeler surtout que ce qui est reproduit, c'est précisément et avant tout une contradiction. [...] »

Dès lors, se placer du point de vue de la reproduction, c'est en définitive comprendre comment le cycle même de la production et de la distribution remet constamment en présence les deux termes de cette contradiction qu'est le rapport de production fondamental : dominants et dominés, exploités et exploités ; comment les premiers tentent de parer aux crises à travers lesquelles cette contradiction plus ou moins surmontée ou résolue, comment les seconds s'attachent au contraire, son ensemble est à la fois l'enjeu de leur affrontement et son résultat. En tant que telle, elle se traduit pour le jeu de lois d'évolution tendancielles qu'en règle générale aucun des partenaires affrontés n'est en mesure de discerner. » (« De l'exploitation. Élément d'un bilan auto-critique », *Dialectiques*, n° 21, automne 1977.)

On ne peut cependant pas identifier purement et simplement l'aspect dominé d'une contradiction et la lutte visant à la faire éclater (classe exploitée = proléta-

Concept maître du structuralisme, la reproduction désigne la permanence de l'unité d'une structure par la transformation continue d'un aspect en l'autre. D'ailleurs le mot est bien choisi : c'est la vieille histoire de la poule et de l'œuf, de la mère et la fille. Un très grand mérite d'E. Balibar est d'avoir dégagé l'importance de ce concept dans *Le Capital*. En particulier à propos du rapport capital/salarié, et à propos du rapport entre les sections productrices des moyens de production et des biens de subsistance. Ce « moment » de la reproduction, qui permet de figer la contradiction en structure pour mieux l'étudier, est absolument indispensable : c'est la base de notre étude, le point de vue que nous adopterons principalement dans toute la première partie.

En passer par ce « moment », celui de la stabilité, de la permanence, de l'unité, est une chose. Gommer l'aspect lutte, l'aspect proprement « contradictoire », et pour cela gommer les passages où Marx indique l'origine de la lutte, et affirmer en conclusion que la structure n'est pas menacée de l'intérieur, c'est une autre chose, inacceptable. Gommer le caractère marchand de l'économie capitaliste (en refusant la lecture du chapitre I) c'est gommer la contradiction entre le caractère privé et le caractère social de la production. Or les schémas de reproduction chez Marx présupposent que le travail est déjà social, que le produit est déjà validé. Il est donc tautologique de leur faire dire qu'ils impliquent la stabilité des rapports capitalistes !

Certes, puisque le capitalisme existe comme objet, c'est que l'unité existe et prédomine, pour temporaire qu'elle soit. Les travaux privés finissent bien, en général, par devenir sociaux, les marchandises par se vendre. Mais au prix d'un saut périlleux, dit Marx (périls durement ressentis par un million et demi de chômeurs). La magnification de la reproduction revient à supposer que, les sauts étant prédestinés à

fiat = tendance à la révolution = sujet de la révolution). L'identification primat-bidual présente les mêmes dangers que, dans la formulation hégélienne de la dialectique, la notion correspondante de « négation de la négation » : l'oubli de la spécificité de chaque contradiction, l'oubli que ce qui est nié à un premier niveau n'est pas exactement ce qui nie au second, et vice versa (voir à ce sujet F. ENGELS, *Anti-Dühring*, p. 170). Ce ne sont pas les paysans expropriés devenus prolétaires qui exproprièrent les exploités. Ce ne seront même pas des salariés « tout court ». « Le problème, poursuit E. Terray, devient alors de savoir si et comment ces classes "en soi" peuvent se transformer en classes "pour soi", conscientes d'elles-mêmes, capables de réflexion et d'action collectives, et par suite aptes à prendre des initiatives historiques et à peser en tant que telles sur le cours des événements. [...] L'analyse de la "question nationale" ou de la "question féminine" ne nous aurait-elle pas conduit à des réflexions de même nature ? » (*Ibid.*)

Cependant, si, en langue anglaise, E. Terray emploie le terme de « historical subject » pour désigner les « classes pour soi » (Classes and Class Consciousness in the Abnon Kingdom of Gyaman », in M. Broch (éd.), *Marxist Analyses and Social Anthropology*, ASA, Monographs, Londres, 1975, p. 92), il reste d'une extrême vigilance devant les dangers de l'usage métaphorique, notamment chez Lukács, de la notion de « sujet », empruntée à l'idéologie bourgeoise du droit. Le moindre n'est pas la déviation avant-gardiste, « largement due au fait que les rapports de la classe au parti sont pensés comme rapport d'un sujet à sa conscience de soi et à sa volonté » (lettre personnelle).

bien se passer, on peut totalement faire abstraction de leur périllosité. Inutile de dire que l'inflation et la crise deviennent alors incompréhensibles³⁹. Si dans la reproduction apparaît l'« unité » de la contradiction (ici, entre le caractère privé et le caractère social de la production), la « lutte » apparaît dans la « périllosité » de la vente, de la réalisation des marchandises. Or l'« unité » et la « lutte » forment une contradiction, sous la domination relative de l'unité. Comment penser cette unité de l'« unité » (la reproduction) et de la « lutte » (la périllosité) ? Dans l'ouvrage que l'on va lire, je propose d'introduire le concept de *régulation*.

Par *régulation*, nous désignerons la manière dont l'unité s'impose à travers la lutte des éléments. Définition sibylline qui ne pourra s'éclaircir que lorsque nous étudierons spécifiquement les contradictions dont il s'agit. Disons cependant un mot de ce qui nous distinguera d'autres acceptions.

Si la régulation désigne au fond le primat relatif et temporaire de l'unité sur la lutte, forte est la tendance à rétablir, en parlant de régulation, le primat absolu de l'unité, voire à évacuer tout simplement la lutte. C'est l'origine des acceptions courantes de ce mot. G. Canquihem énonce ainsi une définition généralement acceptée : « La régulation, c'est l'ajustement, conformément à quelque règle ou norme, d'une pluralité de mouvements ou d'actes et de leurs effets ou produits, que leur diversité ou leur succession rend d'abord étrangers les uns aux autres⁴⁰. »

On peut lui adresser deux critiques. *D'abord étranger* : c'est en revenir à l'antériorité des éléments constitutants sur le tout. *Ajustement conformément à une norme* : c'est l'idée que la régulation réduira

39. Plus exactement, chez BALBAR (dans *Lire Le Capital*) la crise n'est conçue que comme un mécanisme régulateur effaçant périodiquement les contradictions apparues dans les effets. Nous verrons que c'est un aspect de la crise, mais seulement. Il est amusant de remarquer que Ferrer d'E. Balbar, qui consiste au fond, nous le verrons, à présupposer la prévalidation sociale de toute production, c'est-à-dire à supposer que ce qui est produit sera effectivement consommé, cette erreur était déjà condamnée par Marx comme... hégélienne ! « La consommation parachève l'acte de la production en réalisant le produit, en le dissolvant et en absorbant sa forme autonome et matérielle. [...] L'économie politique évoque essentiellement [cette] identité [...] lorsqu'elle traite du rapport entre l'offre et la demande, entre les objets et les besoins, entre les besoins créés par la société et les besoins naturels. »

* Rien n'est donc plus facile pour un hégélien que d'identifier la production à la consommation. C'est à quoi se sont livrés non seulement de beaux penseurs socialistes, mais encore de prosaïques économistes » (*Introduction de 1857, op. cit.*, p. 22).

40. G. CANQUIHEM, « Régulation », *Encyclopedia Universalis*, t. XVII. L'auteur précise qu'en économie capitaliste, avec ses « rapports de contrainte instable et de compromis précaire », ne règne pas « une régulation économique vraie, au sens où l'on parle avec pertinence d'une régulation physiologique, c'est-à-dire une autorégulation, dont la finalité, ou comme disent certains la téléonomie, se confond avec sa forme d'existence ». Si je ne partage pas cette définition utopique de la régulation (la finalité des organismes physiologiques serait-elle leur mort ?), j'admets à fortiori qu'elle ne saurait s'appliquer au capitalisme !

finalement le conflit (temporaire) en unité (absolue), que la régulation n'est que l'antichambre de l'harmonie. De fait, dans l'idéologie cybernétique et économique, la notion de régulation est ramenée à celle de « commande », par laquelle un centre normateur (en l'occurrence l'Etat) corrige au fur et à mesure les désajustements nés de l'absence d'unité préalable. A l'Ouest, cette notion s'identifie rapidement soit à la politique keynésienne censée assurer le plein emploi, soit aux réglementations censées assurer l'optimum néo-classique malgré les imperfections du marché⁴¹. Dans les pays de l'Est, où domine une forme de capitalisme d'Etat, cette « commande » se targue d'assurer le développement optimal des forces productives. Vieille idée défendue au début du siècle par A. Bogdanov, penseur de l'« organisation », de la « technologie », qui ne voyait dans le socialisme que la projection, au niveau de l'organisation d'ensemble de la société, de l'organisation qui règne déjà dans les usines. Malgré la condamnation de Bogdanov par Lénine, cette idée triomphera avec le révisionnisme stalinien⁴², sous la forme d'une sorte de « socialisme cybernétique », comme par exemple chez O. Lange :

« Dans une économie socialiste, la cybernétique est d'une importance capitale. Dans le système socialiste, comme dans tout autre système, nous devons considérer un ensemble d'opérations faisant intervenir un grand nombre d'éléments (en dernière analyse, ces éléments représentent des individus isolés), mais dans une économie socialiste planifiée il est possible de regrouper, classer et ordonner les éléments en systèmes couplés de manière appropriée afin d'obtenir les résultats cherchés. Le socialisme s'est assigné comme tâche fondamentale de réussir à diriger les processus socio-économiques qui se développent spontanément dans une économie capitaliste. Cela explique l'importance que prend la théorie générale du fonctionnement et de la direction des systèmes d'actions couplées dans une économie socialiste⁴³. »

On conçoit dès lors la méfiance légitime éprouvée par les révolutionnaires marxistes devant l'usage du terme « régulation », qui renvoie à une réalité conçue généralement comme « consciente » (puisque liée à la volonté de celui ou ceux qui manipulent la « commande ») et comme « indéfinie » (puisque'elle permet, sauf accidents d'origine extérieure, la stabilisation normée d'un ensemble contradictoire). En fait, le problème n'est pas tant celui de la « commande » (les meilleurs cybernéticiens admettent l'existence d'ensembles autorégulés, sans appareil de commande spécialisé) que celui de la *stabilité indéfinie*, c'est-à-dire du primat de l'unité sur la lutte. La régulation n'apparaît plus ainsi que comme adaptation de la reproduction : la

41. Voir P. L. JOSKOV, R. G. NOLL, *Regulation in Theory and Practice* : an Overview, Massachusetts Institute of Technology, Department of Economics, Working Paper, avril 1978.

42. Voir dans A. BOGDANOV, *La Science, l'Art et la Classe ouvrière*, Maspero, 1977, la présentation de D. Lecourt.

43. O. LANGE, *Introduction à l'économie cybernétique*, Sirey, 1976.

reproduction est de droit, la différence n'est qu'identité différée. La conception que je défends au contraire pose le primat, le caractère absolu de la lutte, et la régulation comme unité temporaire de l'« unité » et de la « lutte ».

Les deux conceptions se heurtent et se nouent dans l'interprétation de la crise. La crise marque une rupture des conditions normales de la reproduction. Sy mêlent inextricablement deux types de lutte : lutte pour rétablir l'ordre, lutte pour détruire l'ordre (et permettre l'émergence d'un ordre qualitativement nouveau). La notion de régulation renvoie à la première forme de lutte ; une crise est donc toujours une « crise régulatrice », en un sens. Mais il ne faudra jamais oublier que la nécessité de la régulation renvoie à l'antagonisme immanent, antagonisme qui peut tout aussi bien éclater et détruire le système : « Tout tient aux conditions » (Lénine).

La méconnaissance du double aspect de la crise fait actuellement des ravages. La vulgarisation de la cybernétique et la prise de conscience de la remarquable force d'adaptation du capitalisme à l'Ouest, de la non moins remarquable stabilité de la société soviétique, engendrent une sorte de fatalisme cybernétique. Tout ce qui bouge n'est que « feed-back », soupapes de sûreté, bruits nourrissant la régénération de l'ordre établi⁴⁴. La déification de la régulation relaie l'éternisation structuraliste de la reproduction. Les marxistes ont trop bêatement

44. En ce qui concerne la « société libérale avancée », la palette est trop large, de ceux qui s'en rejouissent à ceux qui s'en attristent, pour qu'on les puisse confondre. Contendons-nous de mentionner le livre de Régis DENRAY (*Moderne contribution aux discours et cérémonies officielles du dixième anniversaire*, Maspero, 1978) qui se range parmi les seconds, fustige chez les premiers (les nouveaux philosophes et autres « libéraux-libertaires ») un « discours qui remplace l'analyse et la distinction de ses objets par un syncrétisme conceptuel et une solidarité par similitude de notions », mais n'hésite pas à analyser (?) Mai 68 et ce qui s'est suivi en termes de « feed-back négatif », phénomène d'« homéostasie », « ordre par le bruit » et autre mégaconcept de la vulgate biológico-cybernetico-informatico-réodynamique actuelle. Dans un tout autre genre, la vision pessimiste sur la société soviétique et le rôle des « dissidents » d'A. ZINOVIEV (auteur de *L'Avenir raté*) relève également d'une tendance (tout à fait compréhensible dans son cas) à ne percevoir que l'aspect régulateur, stabilisateur des choses.

Entendons-nous bien. Je ne songe nullement à critiquer R. Debray pour avoir dénoncé les aspects simplement « modernistes » qui se mêlaient et se mêlent encore à bien des discours et comportements apparemment « radicaux » (antiprocéduristes, anticentralistes, etc.). J'ai moi-même, comme bien d'autres, dénoncé cette confusion dans tous mes articles et livres depuis 1971 (c'est-à-dire depuis la décentration qu'a rendue explicite l'éclatement du P. S. U.). Je ne songe pas non plus à interdire l'usage des métaphores cybernétiques : le prochain paragraphe constituera un plaidoyer pour l'usage de ces analogies.

Je reproche au régulationnisme de se dispenser d'une analyse concrète du double aspect de chaque crise spécifique. En quoi Mai 68 était une « soupape » ? En quoi était-ce au contraire l'ouverture de la boîte de pandore (« feed-back positif » si on veut) ? En quoi le développement du féminisme stabilise-t-il la grande bourgeoisie moderne et déstabilise-t-il les pôles de dactylo ?, etc. Mais pour cela il faut s'apercevoir que les contradictions explosives ne passent pas seulement entre le Nord et le Sud : le tiers monde crier à R. Debray commence au coin de sa rue. (Voir le dossier « L'Offensive des Nouveaux Socialistes », *Partis Pris*, n° 4, S. E. P., 1978, et la critique du livre de R. Debray par J. STACO, *Communisme*, n° 3, 1979.)

attendu la « crise finale », ils s'en sont trop remis au développement inéluctable des contradictions du capitalisme pour que l'on ne puisse ignorer les aspects positifs de cette vague « régulationniste ». Du moins, tant qu'elle nous sert à envysager les choses avec réalisme, à rompre avec le triomphalisme, l'optimisme évolutionniste qui attend la révolution du simple déroulement du temps. Mais elle se transforme en glorification de l'ordre établi si la régulation n'est pas relativisée par le primat de la lutte sur l'unité.

Nouvel enjeu de cet ouvrage, donc : restaurer la dialectique, dépasser le point de vue de la reproduction, fonder l'idée de régulation, qui certes exprime toujours la dominance relative de l'unité dans la contradiction, mais la fonder sur le primat de la lutte, le caractère absolument irréductible de la contradiction.

Sur les analogies physiques et mathématiques

Dans la poursuite des objectifs que je viens dénoncer, j'aurai recours à un procédé qui fera hurler les puristes, et dont je n'ignore pas les limites : l'analogie. J'usurai souvent de métaphores, de comparaisons avec des schémas de pensée relevant des sciences de la nature. Quant aux mathématiques, j'en usurai, peu, et dans des notes signalées par un astérisque *⁴⁵, de deux manières : de façon « licite », c'est-à-dire lorsque les mathématiques entrent dans la définition rigoureuse d'un concept (mesure de la valeur instantanée, taux de profit, etc.), mais aussi de façon métaphorique (comme version plus « séreuse » [?] de mon histoire de bonhomme se présentant au-delà du bord de la falaise).

Quelques mots pour présenter ma défense. D'abord le mauvais exemple vient de haut. Il y aurait toute une étude à faire sur l'usage des métaphores dans *Le Capital*. Dans toutes les discussions sur la loi de la valeur, deux références inévitables : la mécanique et la géométrie. A propos de la circulation : la chimie, etc.

Procédé simplement pédagogique ? Je ne crois pas. L'intérêt consultant de Marx pour les sciences de la nature et les mathématiques, sa collaboration et ses encouragements à F. Engels en vue de la rédaction de *Anti-Dühring* montrent qu'il s'agit d'autre chose : comme si une culture scientifique était nécessaire ou du moins très utile pour la compréhension du matérialisme historique.

Ce que nous avons dit plus haut de la dialectique permet de le comprendre. S'il est vrai que « le chemin de la connaissance va du spécifique à l'universel et de l'universel au spécifique », mais que « l'universel n'existe que dans le spécifique », si donc les catégories, les schémas de pensée universels qui nous aident à penser une chose spécifique n'exis-

*45. Dans ces notes, je présenterai à titre de compléments certains développements nécessitant quelques connaissances en mathématiques, en physique ou philosophie. Ils ne sont nullement indispensables à la compréhension du texte.

tent pour nous qu' « incarnés » dans d'autres domaines spécifiques déjà parcourus, l'analogie sera non seulement le chemin le plus rapide du spécifique au spécifique mais encore le passage presque obligé de l'universel au spécifique. Tout le problème est de s'assurer que le « pont » établi entre deux spécificités représente bien une « loi dialectique universelle », et non une ressemblance fortuite entre deux singularités : tel est bien le danger de la métaphore ! Mais il n'est pas plus grave que le danger d'enclorre le mouvement de la connaissance dans le champ a priori délimité par ce que l'on a considéré jusqu'ici comme formes universelles de la scientificité (schémas de pensée, notions de causalité, normes de démonstration, etc.). Nous verrons ce que Marx retient de la mécanique : les catégories de « lois immanentes » et « lois coercitives ».

Mais pourquoi aller chercher l'universel dans ces « spécificités » qui étudient précisément les sciences naturelles ou les mathématiques ? Probablement parce qu'elles sont les premières parcourues et restent les plus « respectables ». Au XIX^e siècle, on peut encore dire que les hommes s'entendent comme quatre sur la quadrature du cercle et l'attraction universelle alors qu'ils s'étripent sur la Liberté et l'Égalité (ce ne sera même plus vrai en 1920). D'où la « tactique » de Marx, dont J.-P. Lefebvre⁴⁶ montre bien la contradiction : « Marx n'a fait que progresser dans la conviction que la forme idéologique principale du capital était de parvenir à se présenter comme une nature, de pouvoir et savoir faire marcher cette métaphore, présenter ses crises comme des maladies nécessaires, les destructions comme d'utiles saignées, son ordre comme un ordre organique.

Or, pour faire cette critique, il fallait mener de front deux démarches apparemment contradictoires :

1) démontrer *historiquement* le caractère non naturel du rapport du capital au travail, la *quête* effrénée de la valeur, montrer les *intentions* (les finalités) de la classe bourgeoise dans ce procès, ses *initiatives* politiques, sa *volonté*, etc. [...]

2) et faire cette démonstration de façon *matérialiste*, sans aucun moralisme, sans téléologie, de façon aussi neutre que possible, à l'image de la pratique des chimistes, des biologistes et des physiciens. »

Cette « contradiction » n'est que le reflet de la contradiction motrice du matérialisme dialectique lui-même. Nous avons vu qu'Engels, en décrivant son histoire, insiste sur l'importance du « moment » où, nécessairement, elle doit se geler en métaphysique. C'est-à-dire, dans l'idéologie des savants, en positivisme (« Les choses sont comme ça, point »). Or, souligne J.-P. Lefebvre, il existe une « demande de positivisme » dans le mouvement ouvrier pour lequel Marx et Engels rédigeaient leurs livres : « C'est une contradiction que le contact plus constant avec le point de vue de la classe ouvrière (telle qu'ils l'ont connue) à partir du début de la I^{re} Internationale n'a pas levée, mais au contraire entretenue, dans la mesure même où la classe ouvrière

46. J.-P. LEFEBVRE, « Marx et la "nature" », *La Pensée*, n° 198, avril 1978.

a besoin pour lutter, s'organiser, d'éléments "positifs" : d'une critique de l'économie politique qui fonctionne *comme* une économie politique, d'une critique de la philosophie de l'histoire qui fonctionne *comme* une philosophie de l'histoire, d'une critique de Dühring et d'une cosmologie dialectique (qui demeura en chantier). »

On peut dire que les publicistes et « éducateurs du mouvement ouvrier », de Kautsky à Staline, caresseront ce positivisme ouvrier dans le sens du poil. D'où une déformation du marxisme sur laquelle s'appuient abondamment les critiques actuelles.

Il y a plus. L'état des sciences où Marx et Engels vont puiser leurs métaphores n'est pas neutre en ce XIX^e siècle. La reine des sciences est alors la mécanique céleste, où est portée à son paroxysme l'illusion d'éternité des lois naturelles. En mathématique, la branche reine est l'étude des fonctions analytiques, c'est-à-dire les fonctions telles qu'on puisse les prolonger à l'infini à partir de la connaissance de leur comportement local. Marx saura se servir de façon remarquablement intelligente et pénétrante des « paradigmes » et schémas de pensée portés par cet environnement scientifique. Il utilisera, nous le verrons, alternativement et à bon escient les deux points de vue de la mécanique classique : celui qui voit d'un coup l'ensemble du mouvement de l'ensemble des corps dans leur rapport réciproque (point de vue « hamiltonien », « lois immanentes » chez Marx) et celui qui isole un point matériel et résume le reste du monde à un champ de forces qui s'exercent sur lui (point de vue « newtonien », « lois coercitives »). Mais s'en tenir là c'est rester dans la problématique de la reproduction, ou de la régulation conçue, comme chez Laplace, comme truchement infaillible de la reproduction : « Nous venons d'exposer les principaux résultats du système du monde, suivant l'ordre analytique le plus direct et le plus simple. Nous avons d'abord considéré les apparences des mouvements célestes, et leur comparaison nous a conduits aux mouvements réels qui les produisent. Pour nous élever au principe régulateur de ces mouvements, il fallait connaître les lois du mouvement de la matière et nous les avons développées avec étendue⁴⁷. » Phrase que l'on retrouvera à peu près textuellement sous la plume de Marx en ce qui concerne les rapports entre la loi de la valeur et le « monde enchanté » de l'« économie fétiche ». Et nous verrons que ce « monde » de l'économie marxiste est adéquat à une transcription en termes purement algébriques (opérations sur les matrices, etc.).

Ce qui manquait dans l'attirail de métaphores que fournissaient à Marx et Engels les sciences de leur époque, c'est justement ce qui fait l'essence de la dialectique : l'irréductibilité du devenir à l'état instantané de l'équilibre au sein d'une contradiction, le primat de la lutte sur l'unité. Il leur aurait fallu connaître une science où les différenciations locales ne seraient pas prédéterminées avec leur prolon-

47. LAPLACE, *L'Exposition du système du monde*, 1835, cité d'après l'intéressante contribution de G. CANONNIEM, « La Formation du concept de régulation biologique », dans *L'Idée de régulation dans les sciences*, Maloine-Doyn, Paris, 1977.

gement global⁴⁸. Marx saura s'appuyer sur « le mouvement elliptique des planètes, forme dans laquelle peut se mouvoir la contradiction entre forces centrifuges et forces centripètes ». Mais avec ce schéma on ne peut penser ni les crises ni les révolutions.

Or le matérialisme antique avait fourni le « paradigme » pour penser l'émergence du nouveau comme uni et opposé à la pure reproduction des conditions : c'est le *clinamen*, la *déclinaison* qui, chez Epicure et Lucrèce, écarte d'un angle infinitésimal les atomes de leur chute rectiligne. Phénomène purement local où se différencient deux voies : celle, d'une part, qu'indique la pesanteur des choses, le « poids des générations mortes qui pèse sur l'esprit des vivants », le poids de la répétition, et celle, d'autre part, où s'amorce un tourbillon, celle de la « poésie du futur »⁴⁹.

Dans son tout premier texte, *Différence de la philosophie de la nature chez Démocrite et Epicure*, le jeune Marx identifie la chute rectiligne comme existence « relative » de l'atome, tel qu'il est déterminé « en soi » par son rapport avec le reste de l'espace, et sa déclinaison comme la manifestation de son « pour soi » : « Le mouvement de la chute est le mouvement de la non-autonomie. [...] Pour l'atome, la déclinaison est dans son cœur ce quelque chose qui peut lutter et résister »⁵⁰.

Langage idéaliste et fleuri qui entrainera le dédain des athlusiens, mais aussi la condescendance de M. Serres : Marx n'aurait vu que l'injection de la subjectivité idéaliste dans un monde matériel dont les déterminations objectives restent celles de la dure loi de la chute des corps. Or, s'il existe effectivement une coupure entre les normes de démonstration du jeune homme et celles du vieux barbu, il y a toujours une continuité entre les aspirations, les intuitions du premier et les champs d'investigation, les argumentations du second. En réalité, Marx ne cessera jamais de penser, d'inventer, de se documenter, pour doter la « déclinaison » de la dignité matérialiste de la chute libre : quelque chose d'aussi matériel, d'aussi inévitable, qu'une « loi naturelle » mais qui permette de penser le changement, le radicalement nouveau. Des thèses sur Feuerbach de Marx, au « là où il y a oppression, il y a résistance » de Mao, tout l'effort du matérialisme historique visera au fond à rechercher, dans l'ordre des choses existant, les germes objectifs de son renversement. Et s'il est vrai, comme M. Serres le dit, que le « clinamen » n'est que le nom physique de la différentielle mathématique dont Archimède produisait la première ébauche,

48. Sur l'opposition entre le « global » et le « local », théorisation « dure » et théorisation « molle », voir les nombreuses interventions de R. Thom, par exemple, « La Science malgré tout... », *Organum, Encyclopedia Universalis*, ou son article « Rôle et limites de la mathématisation dans les sciences », *La Pensée*, n° 195, octobre 1977.

49. Voir P.-L. Assoun, *Marx et la Répétition historique*, P. U. F., 1978.

50. K. Marx, *Différence de la philosophie de la nature chez Démocrite et Epicure*, traduction, introduction et notes de J. Pommier, Ducros, Bordeaux, 1970, p. 243.

il ne faut pas s'étonner que Marx, plongé dans la rédaction du *Capital*, écrive à Engels : « Je fais en ce moment dix heures d'économie par jour. Quand j'ai du temps libre, je fais du calcul intégral et différentiel »⁵¹. Ce calcul différentiel dont il dit qu'il représente « l'entrée de la dialectique dans les mathématiques supérieures », et sur lequel il entendra la rédaction d'un livre. Et qu'est-ce qui l'intéresse là-dedans ? Le rapport entre le mouvement local d'un point sur une courbe et le mouvement sur la tangente à la courbe * 2.

Nous montrerons que la théorie de la plus-value relative et de l'accumulation intensive supposent certaines formes de raisonnement différentiel. Nous montrerons même que la théorie de la suraccumulation relative s'éclaire si l'on pense que Marx a en tête le rapport local d'une surface « gauche » (courbée ou tordue) au plan tangent en un point de cette surface (en tout cas, nous l'avons en tête). Et, stupéfaction, nous trouvons chez Marx des raisonnements, à propos des crises et du mouvement des prix nominaux, des formulations qui nous semblent empruntées à la théorie des catastrophes ! Il est évident que, dans ce dernier cas, il s'agit pour nous d'une illusion rétrospective (la théorie de la stabilité structurelle et la théorie des catastrophes ont été développées dans les années 1950-1970). Mais il est probable que Marx et Engels, en pourchassant désespérément le fantôme du « clinamen » dans un paysage scientifique qui semblait provisoirement donner raison à Démocrite contre Epicure, ont attaché beaucoup plus d'importance qu'on le croit à une première ébauche (début du XIX^e siècle) de géométrie non euclidienne : la géométrie sphérique de Gauss, ancêtre de la géométrie riemannienne qui servira à fonder la théorie de la relativité générale d'Einstein. On trouve en effet de multiples allusions non seulement au calcul différentiel du XVIII^e siècle⁵², mais encore à l'œuvre de Gauss, dans l'*Anti-Dühring* d'Engels, et, malgré la maladresse des explications, on y reconnaît

51. Lettre à Engels du 6 juillet 1863, d'après K. Marx, F. Engels, *Lettres sur les sciences de la nature et les mathématiques*, présentation de J.-P. Lefèvre, Editions sociales, 1973.

*52. Voir la lettre d'Engels du 18 septembre 1881 et la notice introductive aux « Manuscrits mathématiques » de l'Institut de marxisme-léninisme du P. C. U. S., publiés dans *Lettres sur les sciences de la nature* (Ed. sociales). Marx y rejette les tentatives d'« algébiser » le calcul différentiel (en remplaçant x par x + h) et s'oriente vers une voie (qui sera en fait celle des XIX^e et XX^e siècles) selon laquelle le symbolisme différentiel représente le double mouvement de la fonction de x et de son approximation linéaire. Il est clair que c'est le mouvement « contradictoire », à la fois sur la courbe et sur la droite, du point correspondant à la variable x qui l'intéressait.

53. « Vouloir, à l'usage d'un métaphysicien endurci comme M. Dühring, démontrer quoi que ce soit au moyen de la seule dialectique serait peine perdue, comme c'était peine perdue pour Leibniz et ses disciples de vouloir démontrer les principes du calcul infinitésimal aux mathématiciens de leur temps. La différentielle provoquait chez eux les mêmes convulsions que chez M. Dühring la négation de la négation, dans laquelle, comme nous le verrons, la différentielle joue d'ailleurs aussi un rôle » (*Anti-Dühring*, p. 164).

sans peine ce qu'ils allaient y chercher : toujours le fameux « clinamen », le rapport d'une courbe, d'une surface, à sa tangente, à son plan tangent⁵⁴.

Depuis les malheureuses tentatives de la *Dialectique de la nature*⁵⁵ il est passé de l'eau sous les ponts et bien de nouveaux tourbillons se sont formés, qui nous offriront un rapport aux sciences de la nature,

54. « Nous avons déjà fait allusion au fait que l'un des fondements principaux des mathématiques supérieures est le fait que, dans certaines circonstances, droite et lignes qui se coupent sous nos yeux doivent cependant, à cinq ou six centimètres seulement de leur point d'intersection, passer pour parallèles, c'est-à-dire pour des lignes qui, même prolongées à l'infini, ne peuvent pas se couper. Et pourtant, avec cette contradiction, et avec d'autres bien plus violentes encore, elles obtiennent des résultats non seulement justes, mais encore tout à fait inaccessibles aux mathématiques inférieures » (*Ibid.*, p. 151).

Il s'agit ici d'une des propriétés de la géométrie sphérique. Considérons sur une mappemonde deux méridiens, très voisins, se coupant au pôle Nord. Si l'on carté, le planisphère de Mercator, connu de tous les écoliers et de toutes les agences de voyages. Nos deux méridiens deviennent deux parallèles voisins. En compensation, les surfaces comprises entre ces deux droites parallèles (sur la carte), qui sont aussi deux cercles sécants (sur la sphère), sont d'autant plus dilatées sur la carte qu'on approche du pôle (l'« immense » Groenland plus n'est en fait guère plus grand qu'un morceau d'Europe). Ce phénomène jouera un certain rôle dans la compréhension de la « plus-value extra » et de l'inflation en régulation monopoliste.

On peut se gausser de la vulgarisation de Gauss par Engels. Il est en revanche injuste de prétendre qu'il refusait cette géométrie non euclidienne, et ignoble n° 75, février 1977), qu'il n'osait pas défendre Gauss contre... les attaques anti-sémites de Dühring. Au contraire, il mesure la bêtise de Dühring à son refus d'accepter les idées issues des « portions dégénérées l'est-à-dire, selon Dühring, juives » du cerveau de Gauss ».

55. ENGELS, *Dialectique de la nature*, Editions sociales, 1975. Contrairement à l'*Anti-Dühring*, où Engels se faisait en quelque sorte le porte-plume de la collaboration des deux amis (cf. la « Préface à la deuxième édition », p. 38), ce texte n'est qu'à moitié satisfaisant. Il y apparaît clairement qu'Engels ne comprend pas l'intérêt pour un dialecticien du paradigme différentiel (ainsi, il « algèbrise » le calcul différentiel, ce que Marx refusait justement — voir note 52 et comparer les pages 270 et 274, écrites à dix ans d'intervalle !). Citant Epicure, il ne dit mot du « clinamen ». Il est vrai qu'il aurait été bien en peine de trouver du « clinamen » dans la science atomique de son temps (d'autres reconnaîtront plus tard, un peu rapidement, dans la physique quantique la preuve du « libre arbitre » des atomes !). D'une façon générale, malgré son très grand talent, Engels reste piégé par l'esprit de son temps. Il partage le progressisme naïf du « bourgeois conquéreur » et ne rétablit qu'à demi la dialectique, en restaurant le « mouvement » et la contingence, mais pas le « nouveau ». Si pour lui la galaxie a une histoire, la nature ne connaît que des anecdotes, elle demeure immuable avec ses lois.

« La nouvelle conception de la nature était achevée dans ses grandes lignes : voilà dissous tout ce qui était rigide, volatilisé tout ce qui était fixé, et périssable tout ce qu'on avait tenu pour éternel ; il était démontré que la nature se meut dans un flux et un cycle perpétuels. [...] Nous avons la certitude que, dans toutes ses transformations, la matière reste éternellement la même, qu'aucun de ses attributs ne peut jamais se perdre » (p. 38-47).

L'expression « achevée dans ses grandes lignes » connaît une extraordinaire fortune dans ce qui deviendra le « marxisme ».

je crois, plus intéressant. Trois grandes révolutions (au moins) ont marqué ce siècle, fournissant de nouveaux schémas de pensée, à l'état d'analogies disponibles.

— La relativité, surtout la *relativité générale*, d'A. Einstein. Cette dernière réalisa une synthèse entre détermination géométrique et détermination mécanique, fusionnant ainsi les deux « spécificités » par lesquelles K. Marx cherchait à étayer sa théorie de la valeur, dans le chapitre I. Elle a entraîné du même coup une extension considérable de la géométrie différentielle. J'ai déjà indiqué dans quel sens elle pourra nous inspirer.

— La *mécanique quantique*. Outre l'extension de « l'espace de configuration » dans lequel doivent être décrits les états de la matière, elle a transformé fondamentalement la compréhension du rapport observateur/observé, rouvrant ainsi le débat de *Matérialisme et Empirio-criticisme* (Lénine contre Mach et Kant). Ça, nous n'en parlerons pas.

— La « nouvelle révolution » du *discontinuu*, de l'*irréversible* et de l'*organisation*. Il s'agit plutôt d'un ensemble de travaux liés en général à la biologie et pour le moment en pleine floraison, dans l'exubérante instabilité de l'état naissant. Je pense essentiellement aux travaux de Brillouin (etc.), rapprochant la théorie de l'information et celle de l'entropie, aux travaux d'H. Atlan (etc.), rapprochant les précédents de la biologie, à ceux de Waddington sur la morphogénèse, de I. Prigogine (etc.) en thermodynamique et en chimie, de R. Thom (etc.) en mathématiques, etc. A tous ces noms il faut ajouter ceux des premiers « exploitiers » de ces nouveaux paradigmes : les cybernéticiens comme Von Foerster (etc.), et la vague, qui s'enfle de jour en jour, des « penseurs » de ce nouvel universel (tel Edgar Morin), et bien entendu les idéologues « appliqués » à la spécificité qui nous intéresse : J. Attali, J.-P. Dupuy, etc. Bref, tout ce que j'ai appelé la « vague régulationniste ».

« Rien ne sert de courir, disait le camarade J. de La Fontaine, il faut partir à point. » Hélas ! Force est de reconnaître que la pensée moderniste, libérale ou technocratique, a pris une sérieuse avance sur la pensée marxiste. Ces nouveaux domaines scientifiques, sur lesquels Marx et Engels se seraient jetés goulûment, les marxistes-léninistes

56. Faute d'une réflexion matérialiste dialectique sur le nouveau rapport à la matière qu'impliquait la physique quantique (et cela partiellement à cause de la rigidité de la critique adressée par Lénine aux thèses de Mach), l'écrasante majorité des physiciens s'est rabattue sur une philosophie empirio-criticienne de leur propre pratique. Mais la question reste ouverte : ni A. Einstein ni L. de Broglie, pourtant « pères fondateurs » de la physique des quanta et de la mécanique ondulatoire, ne se résignèrent à cet abandon du matérialisme. Ici donc il n'y a pas accord sur l'« universel » dans le spécifique. C'est pourquoi je n'en parlerai pas. Si ce n'est à propos d'une phrase de Marx sur la substance valeur qui laisse supposer que, face à l'empirio-criticisme, sa position aurait été plus proche de celle d'A. PANNKOEK (*Lénine philosophe*, Spartacus, 1970) que de celle de Lénine.

comme les révisionnistes⁵⁷ les ont purement et simplement abandonnés à l'idéalisme d'un Von Foerster, à la demi-dialectique d'un F. Varela, au néo-libéralisme d'un J.-P. Dupuy⁵⁸. Et pourtant ! Que trouvons-nous chez les véritables savants de ce courant, je veux dire chez ceux qui ont véritablement creusé du spécifique (et à qui l'universel fut donc donné par surcroît) ? Tout ce qui manquait à Lucrèce et à Engels pour parler avec des « exemples » sérieux de la stabilité et de l'instabilité des objets, de la création d'un nouvel objet sur la base d'une contradiction ancienne mais sans se réduire à la reproduction de son unité, de la transformation de la quantité en qualité, etc. Bref, renouveler un peu la panoplie d'Héraclite, ses fleuves qui « s'écoulaient et ne s'écoulaient pas », ses arcs, ses lyres et son feu. « Il faut recommencer. Mettre en place un nouvel écart et des genèses neuves, une pente, d'autres courbes. D'où Waddington et ses chrodes ; Prigogine, l'écart, les systèmes ouverts, les tourbillons repris, les structures dissipatives, d'où Thom et la mathématisation du modèle. Thom, nouveau Leibniz et nouveau Archimède, par rapport à ces nouveaux épicuriens⁵⁹. »

Que nous dit Prigogine ? Qu'un système ouvert sur l'extérieur, au-delà d'un certain niveau de contraintes, se réorganise en se complexifiant (violant ainsi la conception vulgaire du second principe de la thermodynamique). Et comment ? Parce que les multiples conflits, turbulences, tourbillons dont il est le siège créent incessamment les germes de ce nouvel ordre, qui ne pourra se stabiliser que dans des conditions particulières : c'est cela l'« ordre par le bruit⁶⁰ ».

Et que nous dit R. Thom ? Que l'on peut décrire géométriquement (et par là « comprendre ») les changements d'état qualitatif (dissolution ou créations de formes, bifurcations) subis par un phénomène régi par des variables évoluant continûment. Tant que ces variables restent dans une certaine plage, le phénomène subit des déformations quantitatives qui le laissent en gros dans le même état, au même stade de son développement : il est « structurellement stable ». Quand les

57. Il serait juste de signaler les efforts de la presse liée au P. C. F. (France nouvelle, La Nouvelle Critique, La Pensée). Mais il s'agit surtout de laisser la parole aux savants réfléchissant individuellement leur pratique, la voix du politique se limitant à renvoyer les problèmes à la crise du financement de la recherche dans le cadre du C. M. E.

58. Voir H. VON FOERSTER, *Notes pour une épistémologie des objets vivants*, dans L'Unité de l'homme, Seuil, 1974, t. II.

Pour F. VARELA, voir plus haut.

J.-P. DUPUY, « Autonomie de l'homme et Stabilité de la société », *Economie appliquée*, 1977, n° 1. J.-P. DUPUY y esquisse le remplacement du couple « intérêt individuel/intérêt collectif », instable, par le couple « action créatrice de l'individu/ auto-organisation de la société » structurellement stable. L'infortunée *Justine* de Sade lui ferait sans doute observer que la créativité des forts organise l'enfer des faibles...

59. M. SERRERES, *op. cit.*, p. 49.

60. Le livre de base (assez difficile) est : P. GLANSDORFF et I. PRIGOGINE, *Structure, Stabilité et Fluctuations*, Masson, 1971. L'auteur présente ses travaux et leur « exploitation » dans l'ordre biologique et sociologique dans sa contribution, « L'Ordre par fluctuations et le Système social », à l'ouvrage *La Régulation dans les sciences*, *op. cit.*

variables atteignent une certaine limite, une brusque transformation qualitative a lieu (« catastrophe »)⁶¹.

Inutile de souligner les liens entre le « paradigme prigoginien » et la théorie des catastrophes d'une part, la théorie maosiste (citée plus haut) des « deux états d'un phénomène » d'autre part. Avoir recours à l'analogie, c'est saisir dans deux théories spécifiques (la thermodynamique du déséquilibre, la géométrie différentielle) l'universalité de la dialectique qui, si elle n'existe pas vraiment à l'état de « lois » séparées, existe au moins investie dans ces spécificités-là, au contact desquelles nous placerons la spécificité de notre objet (inflation et crise...) pour y capter l'universel, comme Agathon s'allongea au *Banquet* près de Socrate pour en capter la sagesse.

Il y a plus. R. Thom lui-même nous invite à une réflexion sur « explication », « analogie » et mathématisation. Pourquoi mathématiser ? Selon une première voie, il existe au moins deux bonnes raisons.

— Quand les concepts mis en œuvre sont des concepts eux-mêmes de nature mathématique. Un aspect de la théorie de la valeur est la théorie de sa mesure. D'où dérive la théorie des schémas de reproduction et celle du taux de profit. Ici, les mathématiques ne s'appliquent pas, elles sont impliquées. Marx donne des exemples numériques ; aujourd'hui on raisonne directement en termes algébriques (en remplaçant les exemples chiffrés de Marx par des lettres sur lesquels on fait des opérations d'addition et de multiplication)⁶².

— A partir de là, si on estime légitime de penser qu'il est possible de prolonger ce qu'on connaît localement vers le futur, on peut « prédire » (ou recommander...) de façon chiffrée. Par exemple, à partir des matrices de Léontieff (qui expriment l'interconnexion des travaux concrets dans la division du travail) chiffrées à un moment donné, on calcule le volume de l'emploi qui serait nécessaire à telle production.

Surissent immédiatement deux tentations :

— Celle des empiristes : on établit localement une « loi mathématique » liant des séries de données empiriques, et on la prolonge

61. Les livres de base (difficiles) sont : *Stabilité structurelle et Morphogénèse* (1972, 2^e édition : Inter-Éditions, Paris, 1977) et *Modèles mathématiques de la morphogénèse*, U. G. E., 10/18, 1974. La « philosophie » de la théorie des catastrophes est présentée dans de multiples articles sur R. Thom et de multiples interviews (voir par exemple : Ivar EKELAND, « La Théorie des catastrophes », *La Recherche*, n° 81, septembre 1977). Mais ici l'écart est tel entre « l'universel » et le « spécifique » qu'on frôle souvent le châtalaïsme. On trouvera à mon avis les approches les plus sérieuses (et donc encore assez difficiles) dans le livre cité de C. P. BAUTER, et dans le dossier sur la théorie des catastrophes rédigé par J. PERRIOT, *Mathématiques et Sciences humaines*, n° 59, Gauthier-Villars, 1977.

62. Ce que je ferai dans le corps du texte, même si je réserve aux notes * les énoncés et démonstrations rigoureux. Cela pourra gêner certains lecteurs. Mais j'ai pu constater que les raisonnements « sur exemples arithmétiques » de Marx étaient franchement illisibles. En plus, un exemple arithmétique n'implique aucune généralité.

(c'est-à-dire qu'on grille la première étape). Déviation très fréquente chez les économistes appliqués. On n'a rien expliqué, et les « prédictions » sont fondées sur l'hypothèse (arbitraire !) de la constance, dans l'avenir, des rapports empiriquement constatés.

— Celle des formalistes : on formalise pour rendre plus « sérieuse » une présentation conceptuelle de la réalité, qui apparaîtrait triviale ou fausse si on l'exposait littérairement, et on en reste là (c'est-à-dire que l'on parcourt la première étape « à blanc »). Déviation très fréquente chez les économistes mathématiciens fondamentaux. Comme le dit un orlévère en la matière, J.-P. Aubin : « Démontrez quelques théorèmes, on l'oublie trop souvent chez les "utilisateurs des mathématiques" ; est la condition pour qu'un modèle "mathématique" soit autre chose qu'une traduction pédante en langage mathématique⁶³. » Nous verrons que la mathématisation de la théorie de la valeur apporte (parce qu'on démontre à travers le modèle des choses qui n'apparaissent pas à l'œil nu) effectivement plus de résultats qu'un discours littéraire sur la valeur ne le ferait.

L'usage des mathématiques que propose R. Thom est une *nouvelle* voie. Il reconnaît que la formalisation d'un processus en termes de géométrie différentielle et de théorie des catastrophes, dans le cas des sciences sociales, « ne fait que reformuler des situations qu'on conçoit très bien en langage ordinaire⁶⁴ ». Mais cette « spatialisation » permet de « construire des scénarios d'évolution plus systématiques quand on a un modèle géométrique plutôt que par la seule intuition ordinaire ». Or quels scénarios nous donne la théorie ? « La possibilité d'engendrer du discontinu à partir du continu », la possibilité que dans certaines conditions une petite modification quantitative produise de grands effets qualitatifs. Bref, elle permet de *visualiser la dialectique*.

Un exemple⁶⁵. Si on tient une lame métallique entre le pouce et l'index, et si on la soumet à une pression longitudinale A, pour une certaine pression A₀ la lame s'incurve brutalement, à droite ou à gauche

63. J.-P. AUBIN, « Trajectoires monotones de systèmes différentiels multivoques : un modèle mathématique du hasard et de la nécessité », *Cahiers de mathématiques de la décision*, n° 7803, Paris-Dauphine, 1978 (ronéotypé). Reste qu'on a toujours rien fait quand, ayant formalisé les concepts servant à appréhender le réel sous forme d'équations, on a simplement démontré (c'est le cas dans ce texte) l'existence et la stabilité de solutions. Que le réel existe et soit structurellement stable, on n'a pas besoin des mathématiques pour le savoir. Ce genre de théorèmes démontre simplement que le modèle n'est pas a priori inacceptable, en tant que modèle (dans l'usage courant du mot « modèle », qui est l'inverse de celui des logiciens).

64. R. THOM, J. DURAND, G. RIBERILL, « Théorie des catastrophes, Sciences sociales et Prospective », *Futuribles*, n° 9, 1977.

65. Imaginé par Zeeman et très bien commenté par J. PETITOT (*op. cit.*). Il n'utilise que le théorème de Whitney, premier maillon de la théorie des catastrophes, qui dit à peu près que lorsqu'on projette une surface sur un plan on ne voit que des lignes de contours apparents ou des points de rebroussement, ce que savent tous ceux qui ont dessiné des boules ou des tores (vus de trois quarts).

(c'est le phénomène du « flambage ») avec une flèche h (écart du milieu de la lame à sa position au repos). Si on pousse transversalement avec l'autre main le milieu de la lame, avec une force B, la flèche h va varier en fonction de A et B. Pour une valeur de A inférieur à A₀, la lame va s'incurver continûment vers la gauche ou vers la droite selon l'intensité et le sens de la poussée B. Mais, si A est supérieur à A₀, et si la lame est incurvée vers la gauche et soumise à une poussée croissante vers la droite, pour une valeur B₀ fonction de A la lame s'incurvera brutalement vers la droite. L'ensemble du point A₀ et des points B₀ (A) constitue l'ensemble de catastrophe. Si on fait un graphique où A et B sont les coordonnées sur un plan et h la hauteur au-dessus ou au-dessous du plan, on obtient une surface semblable à une pièce de tissu frocée. Sur le plan, l'ensemble de catastrophe dessine une sorte d'épave : en la contournant, on peut éviter les « catastrophes ». Un ingénieur peut calculer rigoureusement cette surface par la théorie de la résistance des matériaux, qui dérive d'une modélisation mathématique du premier type des lois internes d'une lame métallique.

Or, ce que dit la théorie des catastrophes, c'est qu'il suffisait de savoir que les états de la lame (sa flèche) sont structurellement stables (donc qu'ils minimisent une certaine fonction, le « potentiel interne », mais sans qu'il soit utile de la calculer, contrairement à ce que fait l'ingénieur) et que la lame est soumise à deux forces, pour énoncer que la carte en relief de ses états aura la forme d'une frocée ! Bref, on a réalisé, grâce à la théorie des catastrophes, un court-circuit, par leur universel commun (une « loi particulière » de la dialectique) entre deux spécificités. L'important est que ce court-circuit nous dispense de formuler explicitement une « loi quantitative » du phénomène, formulation en général impossible dans le domaine des rapports sociaux. Mais il ne nous dispense pas de bien caractériser l'essence du phénomène de flambage (au contraire, il nous y oblige).

Dans l'ouvrage qu'on va lire, on utilisera les deux voies. La première à propos de la mesure de la valeur (comme le font les « marxistes algébriques »). Les développements seront donnés en bas de page dans des notes *. La seconde à propos de la « révolution de la valeur », des contradictions qu'elle aiguise dans les rapports d'échange. Ici la formalisation géométrique ne sera pas donnée, d'abord parce que je suis actuellement incapable de la produire de façon satisfaisante, ensuite parce qu'elle est inutile : il suffira d'invoquer l'analogie avec des réalités géométriques plus familières (cartes, contours apparents, etc.).

Si l'usage mélangé que je ferai des sciences de la nature et des mathématiques peut convaincre certains marxistes de mettre un peu le nez sur les nouveaux paradigmes et schémas de pensée qui émergent dans ces domaines, non pour y trancher en commissaires politiques de ce qui est bourgeois et de ce qui est prolétarien, mais pour y prendre humblement des leçons de dialectique, ces « recours à l'analogie » n'auront pas été inutiles. Faute de quoi, il faudra se

résigner à voir se réaliser à nouveau (mais cette fois en face d'un marxisme desséché) l'éblouissante opération de L. Walras, qui sut puiser dans les paradigmes lagrangiens de la mécanique classique des habits neufs pour une « économie vulgaire », laquelle, sous la forme où l'avaient laissée « l'insipide J.-B. Say », Bastiat et Carey, n'inspirait à Marx que dédain et critiques parfois infondées⁶⁶. *Nouvel enjeu.*

Les enjeux politiques

Rappeler l'intérêt des sciences de la nature, réhabiliter la contradiction, nuancer notre compréhension de la reproduction et de la régulation, n'est-ce pas une forme morbide d'acharnement thérapeutique, à l'heure où l'on proclame la mort de Marx ? « Homme du XIX^e siècle », Marx n'aurait plus rien à dire sur nos sociétés libérales avancées. Pire, ses funestes écrits seraient directement responsables des crimes des dirigeants cambodgiens (qui cependant n'ont à ma connaissance jamais fait référence à l'un de ses textes). Bref, il n'est aujourd'hui si mince goujat qu'il ne sût corriger les fautes de K. Marx.

Je ne prétends pas convaincre qui que ce soit dans le chœur des critiques. Je m'adresserai à ceux qui ne refusent pas d'emblée l'utilité de comprendre le capitalisme. Ceux-là pourront, je l'espère, trouver dans cet ouvrage des éléments de compréhension de certains aspects du capitalisme contemporain, qui les aideront par exemple à rejeter les sophismes de la politique gouvernementale, mais aussi les fausses « solutions à la crise » des partis réformistes. Que par là soit indirectement démontrée la petitesse de la théorie marxiste, y compris pour le capitalisme de notre époque, c'est possible aussi. Mais je n'ai pas étudié l'inflation pour prouver la justesse du *Capital*, j'ai étudié *Le Capital* pour comprendre l'inflation.

Je n'ai nullement l'intention d'apporter non plus des « preuves de l'innocence de Marx ». Marx est coupable d'avoir pensé que la mort de Sociale ne rachetait pas la société esclavagiste athénienne, et d'avoir dénoncé la liberté du renard libre dans le poulailler libre. C'est ce qu'on lui reproche, et avec raison. Pour ma part, je suis d'accord avec lui. A ce niveau, c'est une pure et simple question de prise de parti. Reste qu'une certaine lecture de Marx, par des gens qui se sont réclamés de lui, a servi à justifier des pratiques qui, sous couleur d'abolir l'exploitation de l'homme par l'homme, la confirmaient, voire l'aggravaient. Au nom du positivisme du *Capital*, Staline a positivement accumulé du capi-

66. Marx pensait par exemple qu'on ne peut fonder les prix relatifs sur la théorie de l'utilité-rareté. Le théorème des équilibres de distribution montre que si. De même, si j'avais connu plus tôt l'œuvre de Prigogine, je n'aurais pas formulé certaines critiques contre Christaller dans les termes où je les ai formulées dans *Le Capital et son espace*. Cela ne change rien sur le fond mais nuit à l'argumentation.

tal. Si je me suis très vite détourné de la critique trotskyste (« Etat dégenéré, mais socialiste quand même »), je suis de ceux qui avaient cru reconnaître dans la Révolution culturelle chinoise la « réponse enfin trouvée » à cette remarquable propriété du capitalisme : sa capacité à « digérer » les révolutions prolétariennes en capitalisme d'Etat. Cette Révolution, comme on sait, a été vaincue. Tout comme la Commune de Paris, elle a certes apporté des réponses aux questions sur lesquelles les révolutions précédentes avaient buté, et les textes qu'elle a inspirés sont l'écumme qui ourle sur le sable l'empreinte provisoire de la dernière vague de l'histoire du communisme.

Mais elle a posé des questions qu'elle n'a pas su non plus résoudre⁶⁷. A l'heure actuelle, il n'existe pratiquement plus de force révolutionnaire importante qui s'oppose à l'entre-déchirement, sur le dos des peuples, des grands carnassiers impérialistes. Soixante ans après Octobre 17 flotte un parfum d'été 14, où les Jacques Thibaud ne sont pas nombreux...

Les insurgés de Changhaï, la « Bande des Quatre », Mao lui-même, ont-ils, selon le mot de Saint-Just, « en faisant la révolution à moitié, creusé leur propre tombeau » ? Ou bien faut-il se résigner à la vision shakespearienne de l'histoire, « une histoire racontée par un idiot, pleine de bruit et de fureur, ne signifiant rien » ? A ne voir en eux que de « pauvres acteurs qui s'agitent un moment sur la scène, et après on ne les entend plus » ? Douce qui, au début de ce siècle, étreignait déjà un A. Labriola⁶⁸ : « Quand les événements historiques] apparaissent comme la répétition assez peu variée du même type, comme une espèce de ritournelle ou de configuration kaléidoscopique, il ne faut pas s'étonner si [certains philosophes] arrivent à cette conclusion qu'il n'y a pas d'histoire en tant que processus véritable, ce qui se traduit ainsi en langage vulgaire : l'histoire est une ennuyeuse chanson. » Comment dès lors espérer « chasser du ciel la constellation de Thermidor » ? Et A. Labriola de proposer la classique réponse, où son élève Gramsci reconnaîtra la

67. Voir mon entretien avec Ch. BERTHELEIN, « Question sur le marxisme-léninisme après la mort de Mao Tsé-toung », *Paris pris*, n° 3, 1978.

68. A. LABRIOLA, *Essais sur la conception matérialiste de l'histoire*, Gordon and Breach, 1970. A. Labriola cite les philosophes Herbart et Shopenhauer. Dans un de ces essais, « A propos de la crise du marxisme » (1899 I), il précisait : « Il n'y a qu'un moyen de combattre sérieusement le socialisme, c'est de démontrer que le capitalisme a en lui une telle capacité d'adaptation que tous les mouvements prolétariens se ramèneront au fond à des agitations météoriques. »

Déjà, après la crise morale qui suivit la Révolution bourgeoise, des pessimistes romantiques comme A. de Vigny proclamèrent : « Donc ce que j'ai voulu, Stig-Vigny n'existait pas. » Si « nobles » qu'apparaissent les conclusions éthiques que Vigny en tirait dans « La Mort du loup » (surtout en comparaison de nos bavards « nouveaux philosophes »), elles sont évidemment inacceptables pour des matérialistes dialecticiens.

Dans un des derniers éditoriaux que les Quatre ont pu imposer, dans *Le Quotidien du peuple*, avant leur arrestation, ils nous léguaient cette sorte de testament : « En fin de compte, c'est un problème de conception du monde que d'adopter ou non envers la lutte actuelle et l'avenir de notre révolution une attitude optimiste révolutionnaire. » Car l'optimisme ne peut se justifier que par une conception dialectique et matérialiste du monde : « Les matérialistes conséquents sont des hommes sans peur. »

forme d'un nouvel opium du peuple : « Parler de l'ironie qui siège souveraine dans l'histoire n'est pas une simple phrase, parce que, si aucun Dieu d'Épicure ne rit d'en haut sur les choses humaines, ici-bas, les choses humaines jouent d'elles-mêmes une *divine comédie*. Cette ironie des destinées humaines cessera-t-elle jamais ? [...] Y a-t-il jamais une humanisation de tous les hommes ? [...] C'est dans les réponses affirmatives à ces demandes que constitue ce que le *communisme critique dit, c'est-à-dire prévoit de l'avenir*. [...] Et il énonce ce qui doit arriver par la nécessité immanente de l'histoire, vue et étudiée désormais dans le fond de son infrastructure économique. »

Oui, il faut le dire : une telle réponse, qui réduit en fait la dialectique à l'idée « après la pluie vient le beau temps car le vent continue de souffler », une telle réponse est positiviste et religieuse, religieuse parce que positiviste. Oui, elle participe de l'idéologie « progressiste » de la bourgeoisie des Lumières. Et, oui, elle figurait déjà en germe chez Marx et chez Engels : « Les forces productives qui se développent au sein de la société bourgeoise créent en même temps les conditions matérielles pour résoudre ces antagonismes. Avec cette organisation sociale se termine la préhistoire du genre humain ⁶⁹. »

Le drame du marxisme du XX^e siècle est d'avoir confondu les conditions pour résoudre les antagonismes » avec la résolution des antagonismes eux-mêmes : antagonismes que le capitalisme d'État portera à son paroxysme.

En reprenant, à propos de la crise et de l'inflation, l'étude des rapports fondamentaux du capitalisme : son caractère marchand et la dépossession des producteurs directs, nous ne pourrions pas éviter d'y reconnaître la matrice qui engendre les Staline et les Teng Siao-ping, après avoir ligoté les Lénine et les Mao. Et nous serons mieux à même de dénoncer les deux grands déguisements du capitalisme en « socialisme » : l'abolition « par en haut » de l'anarchie du marché et le culte des « forces productives ».

Mieux connaître son ennemi, pour savoir le reconnaître jusque dans ses propres idées, dans ses propres actes, même de bonne volonté, ce n'est pas savoir le vaincre. C'est pourtant un pas dans la bonne direction : « Connais ton ennemi et connais-toi toi-même, et tu pourras sans crainte livrer cent batailles ⁷⁰. »

Puisse les quelques points que nous mettrons en lumière apporter dans ce sens une modeste contribution à la « crise du marxisme ».

Mais c'est assez dire pour un avant-propos...

Les lacunes

Je tâcherai pour finir de justifier quelques criantes lacunes, d'autant plus graves qu'est réaffirmée l'importance de la complexité des choses et de leur surdétermination réciproque.

Il faut d'abord rappeler le but de l'ouvrage : expliquer l'inflation dans la crise présente. D'une certaine façon, ne pas développer certains thèmes, ne pas prendre en compte certains phénomènes ou rapports, c'est montrer qu'ils ne sont pas indispensables à l'existence de la « stagflation ».

Ce qui choquera sans doute le plus, c'est la non-prise en compte de la *dimension internationale*. Elle serait strictement injustifiable dans une étude portant sur la crise elle-même (et je serai obligé de l'évoquer quand je parlerai de son origine et de son éventuelle issue). Mais, en développant l'essentiel de nos thèses par le seul recours aux concepts permettant de décrire une économie capitaliste isolée (c'est-à-dire au niveau d'abstraction où se situe Marx dans *Le Capital*), nous écarterons du même coup la facile explication de l'« inflation importée ». Reste que nous chercherons bel et bien à « illustrer » notre analyse (abstraite) par un exemple concret réel, en fournissant des chiffres relatifs à l'exemple français. Cela ne serait justifié que si était démontré que l'économie française, sur chacun des points à propos desquels nous aurons recours à son exemple, n'était pas surdéterminée dans un sens ou dans l'autre par son inscription dans les rapports internationaux. Nous ne le démontrerons pas (cela nécessiterait un livre aussi important que le présent ouvrage), mais nous admettrons que la France est une puissance impérialiste *moyenne*, c'est-à-dire qu'elle ne peut pas outrageusement déverser les conséquences de ses contradictions internes sur le reste du monde, et qu'elle reste cependant assez autonome pour que les lois abstraites du capitalisme s'y fassent sentir comme lois « endogènes », internes. Nous ne ferons donc pas une « analyse concrète » de l'économie française, nous la jugerons simplement assez représentative pour qu'y apparaissent certains phénomènes typiques du « capitalisme abstrait isolé ». D'ailleurs nous signalerons, chemin faisant, dans quel sens les conditions concrètes de l'économie française infléchissent les conséquences de nos analyses abstraites.

Autre lacune extrêmement dommageable : on ne trouvera pas ici d'étude systématique de l'État. Tout au plus critiquerai-je en passant certaines théorisations, en indiquant les bases sur lesquelles il conviendrait à mon avis de reconstruire une théorie de l'État capitaliste. Sans prétendre faire de nécessité vertu ⁷¹, j'indiquerai tout de même l'aspect

69. K. Marx, préface de la *Contribution à la critique de l'économie politique*, (1859), Editions sociales, 1957.

70. Souventise (V^e siècle avant J.-C.), cité par Mao, *op. cit.*

71. Une raison bien triviale explique en fait cette lacune : le temps limité de la recherche qui servit de base à ce livre. Dans le même temps, une autre équipe du C. E. P. R. E. M. A. P. a produit une très importante étude sur l'État, à laquelle nous nous référons (C. ANDRÉ, R. DELORME, *L'Évolution des dépenses publiques en longue période (1872-1971) et le Rôle de l'État en France : une interprétation*, C. E. P. R. E. M. A. P./C. O. R. D. E. S., ronéotypé, 1978).

positif de l'absence d'une partie spécifiquement consacrée à l'Etat. Nous (c'est-à-dire les auteurs d'*Approches de l'inflation*) avons voulu réagir contre une conception directement instrumentaliste du rôle de l'Etat, en particulier dans la régulation monopoliste. Conception représentée aussi bien par les économistes keynésiens partisans du *fine-tuning* (« réglage peaufiné » de la machine économique par les autorités gouvernementales) que par les théoriciens du « capitalisme monopoliste d'Etat » (conception que le titre du livre d'A. Le Pors, *Les Béquilles du capital*, porte à la caricature). Le taux de profit baisse-t-il ? L'Etat fait l'appoint. Une crise de surproduction menace ? L'Etat achète... Il nous est apparu plus important de souligner le rôle de l'Etat à l'intérieur même des autres mécanismes de régulation, étudiés pour eux-mêmes : la forme du rapport salarial, la création monétaire, etc. Bref, l'Etat (et plus généralement l'instance politique) n'apparaîtra que par son ombre portée, par la sur-détermination sur les rapports économiques.

Plus généralement, nous concentrerons notre intérêt sur la seule sphère des rapports économiques, et des rapports économiques capitalistes (et encore pas tous : j'ai dit que nous n'étudierons pas les rapports internationaux). Là encore, nous violons les principes de la dialectique. Mais l'infiniité des interactions complexes implique, dans la recherche, un choix, en fonction des objectifs poursuivis. De plus, de nombreux travaux sont développés par ailleurs sur l'articulation des modes de production, sur les sphères politiques, idéologiques, etc. Un certain retour au « cœur » des rapports de production capitalistes, dans la ligne des travaux cités dans la présentation, s'imposait. En contrepartie, je tâcherai de montrer, en développant la théorie du fétichisme, que le politique, l'idéologique (sous les aspects imaginaires et symboliques) sont beaucoup plus directement impliqués qu'on ne le pense généralement dans le rapport le plus simple, apparemment purement économique : le rapport d'échange⁷².

Or ne pas prendre en compte les sphères politiques et idéologiques produit un effet qui pourrait être désastreux s'il n'était pas consciencieusement maîtrisé, et que l'on pourrait énoncer de la façon suivante, provocatrice : le présent ouvrage, tout comme *Le Capital*, est écrit du point de vue du capital !

Je m'explique. Les rapports de production capitalistes se caractérisent en gros par deux grandes contradictions articulées entre elles : la contradiction entre le caractère privé des processus de production et le caractère social de la production prise comme un tout (la séparation des unités de production les unes des autres), la contradiction entre bourgeoisie et prolétariat (la séparation du producteur de ses moyens de production). Dans le petit exposé sur la dialectique déjà présenté, j'ai insisté sur l'importance du primat de la lutte sur l'unité, en expliquant que l'existence du capitalisme comme objet stable, se « reproduisant »

72. C'est un point particulièrement développé dans la thèse de B. GUNBERT, *Genèse et Image de la division de la production. Le concept de branche*, Paris I, 1976.

requiert la compréhension des formes par lesquelles l'unité s'impose à travers la lutte — c'est ce que j'ai appelé régulation —, mais sans oublier qu'il existe une dimension de la lutte qui, loin de participer à la reproduction, tend à briser la persistance de ces rapports. Les pages qu'on va lire sont principalement consacrées à la première contradiction, mais sous l'éclairage » de la seconde : nous étudierons comment se régule une économie marchande qui est aussi une économie d'exploitation de l'homme par l'homme. Le « primat de la lutte », la « contradiction originelle » se manifestent alors par l'existence des crises (et de l'inflation).

Symétriquement, nous devrons aussi considérer comment la seconde contradiction (bourgeoisie/prolétariat) est reproduite et régulée à travers le caractère marchand de l'économie. Nous serons amenés à donner une grande importance au *rapport salarial*, et à la transformation de ses formes, dans le sens d'une croissante *contractualisation*. Cette contractualisation (qui se traduit par exemple par le développement de négociations collectives et, à moyen terme, par le développement de la législation sociale et du salaire indirect, etc.) est bien le produit de la lutte du mouvement ouvrier. On pense aux accords Maitignon, à Grenelle, mais les anarcho-syndicalistes du début du siècle ont eux-mêmes contribué à la mise en place de certains « appareils régulateurs » du système. Seulement, il s'agit de la lutte considérée pour autant qu'elle reste prise dans l'unité du mode de production capitaliste, c'est-à-dire que la classe ouvrière y demeure une « catégorie sociale », une classe en soi, une « place » dans des rapports capitalistes. En gros, il s'agit de la lutte revendicative, syndicale, ou du moins des « retombées » d'une lutte plus radicale, d'une offensive avortée de la classe révolutionnaire (juin 36, 1945, juin 68).

La dimension « radicale » de la lutte du prolétariat, celle qui ne contribue nullement à la régulation, mais vise à l'abolition du travail salarié, celle-là ne produit d'effets relativement stables, dans une *société capitaliste*⁷³, qu'aux niveaux politiques et idéologiques : développement

73. Dans une société « en transition » du capitalisme vers le communisme, la lutte révolutionnaire produit évidemment des effets directs dans la sphère économique, jusque dans l'organisation du procès de travail : enjeu explicite de la lutte des classes en Chine, entre ceux qui (dissent les autres) « sèment l'anarchie dans les usines » et ceux qui (dissent les premiers) « mettent les règlements et le profit au poste de commande ».

Dans une société capitaliste, au contraire, les pratiques « radicales » (notamment les pratiques économiques « radicales ») ne durent que ce que dure une lutte « exemplaire » : remise en marche de la production selon des formes décidées par les travailleurs eux-mêmes, distribution des produits et des revenus fondés sur la solidarité et non sur le « dominant, dominant », etc. Ça ne veut pas dire qu'il ne faut pas développer des pratiques radicales, sous prétexte qu'elles sont nécessairement étouffées ou récupérées. Au contraire, elles sont la base matérielle des transformations idéologiques et politiques qui permettront qu'un jour la « construction du socialisme » soit autre chose que l'œuvre de « spécialistes » (qui ne sauraient réinventer qu'une variante du capitalisme...).

Inversement, les pratiques qui s'insèrent dans le jeu de la régulation (comme la plus grande partie de la lutte syndicale) peuvent avoir des effets politiques et idéologiques (le réformisme ouvrier).

de la conscience de classe, d'aspirations anticapitalistes de masse, d'organisations révolutionnaires, etc. Naturellement, cette force idéologico-politique, qui tire sa sève de la révolte contre les conditions de vie matérielle (dans les usines, mais pas seulement là), conditionnée en retour la possibilité, ou non, d'une « régulation » du système, y compris au plan économique, d'une « issue capitaliste à la crise » : la classe ouvrière est-elle ou non prête à admettre les « nécessaires sacrifices », le « pacte social » ? La possibilité d'une régulation économique est donc surdéterminée par la possibilité, et la fragilité, d'une « régulation sociale ». Celle-ci, comme chacun sait, repose d'une part sur un rapport de forces politico-militaire ⁷⁴, d'autre part sur l'existence d'un « consensus », d'une capacité de la bourgeoisie à imposer, directement ou par l'intermédiaire de partis réformistes à base ouvrière, son « hégémonie ».

Bref, en nous concentrant sur la sphère économique, nous pourrions à peu près cerner les contradictions liées au caractère marchand de l'économie ; en revanche, des aspects importants de la contradiction bourgeoisie/prolétariat nous échapperaient. Aspects qui peuvent être dans certaines conditions (les fameuses « conditions révolutionnaires ») décisifs.

Il existe des tentatives pour éviter ce biais, pour présenter directement tous les rapports, y compris économiques, comme un « bras de fer » entre deux blocs homogènes et antagoniques, dotés de « conscience de soi » : c'est notamment le cas de l'opéraisme italien, représenté entre autres par M. Tronti et A. Negri. L'économie politique apparaît alors comme l'affrontement du « plan du capital » et du « contre-plan » de la classe ouvrière. Nous monterons le caractère partiellement erroné de cette conception (tout en mesurant la richesse de son apport).

Dans ce livre, les contradictions du capitalisme ne seront étudiées qu'au niveau économique, et pour cela davantage dans leur reproduction et leur régulation que dans leur tendance à l'explosion. C'est un livre sur le capital et non sur la révolution. En un sens, c'est un point de vue acceptable par un capitaliste lucide et pessimiste, considérant froidement non seulement les rapports dont il bénéficie mais aussi les germes, voire la fatalité, de leur destruction. Manque le point de vue du prolétariat qui, à partir du refus de l'état de choses existant, espère, conçoit, projette une société nouvelle, et lutte pour elle.

Point de vue tronqué, donc, mais moment nécessaire de l'analyse. « Connais ton ennemi, etc. » Le danger est évident : c'est la tentation du positivisme, la fascination devant la Machine Capital, le glissement de la volonté d'étudier le capitalisme comme un phénomène naturel à l'rection de ses lois en lois naturelles.

Marx lui-même, lorsqu'il écrivit *Le Capital*, adopta à peu près ce point de vue. Dans *Le Capital*, la résistance ouvrière n'apparaît qu'à

74. Comme on a tendance à l'oublier, rappelons que, pour ouvrir la voie à la restructuration du vignoble languedocien, au lancement de la filière française de surrégénérateurs, au renversement du flux des migrations, il a fallu ouvrir le feu et tuer à Montredon et à Malville, ratonner à Barbès les grévistes de la Sonacotra, etc. Et chaque semaine les C. R. S. doivent intervenir pour fermer définitivement des usines occupées.

travers les rapports des inspecteurs de fabrique. Jamais ne s'exprime directement la voix du canut, ni celle du mineur, ni celle qui demain proclamera la Commune de Paris. Et pourtant Marx, dirigeant de l'Association internationale des travailleurs, connaît ces voix ; elles viennent même converger au siège de l'A. I. T., où elles se transmutent en projet révolutionnaire, en plans pour « monter à l'assaut du ciel ». *Le Capital* n'est qu'un moment de la réflexion de Marx. Pour le mouvement ouvrier se réclamer de Marx, il aurait dû n'être qu'un outil, combiné à la ligne de masse, à l'élaboration permanente du projet révolutionnaire à partir des aspirations anticapitalistes des masses, de leurs pratiques radicales. En réalité, *Le Capital* canonisé, statué, fonctionnera comme caution « scientifique », positiviste, du plat alignement économiste des dirigeants de la II^e Internationale sur les normes de l'ordre existant. Pire, il servira à cautionner la construction du « socialisme »... comme un capitalisme mieux organisé.

Et pourtant Marx avait aussi écrit *La Guerre civile en France* et la *Critique du programme de Gotha*...